

## LES MAISONS MEDIEVALES (XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> SIECLES) DE PUYLAROQUE (TARN-ET-GARONNE)

par Pierre GARRIGOU GRANDCHAMP, Mireille GRUBERT, Maurice SCELLES\*

A l'instar de nombre de petites villes quercynaises, Puylaroque offre un terrain privilégié pour l'étude et la compréhension de l'architecture civile des XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles (1). La densité des vestiges conservés et la qualité de plusieurs maisons rendaient tentante une étude d'ensemble de l'habitat : les monographies des trois édifices les plus complets, augmentées des observations glanées dans toute l'agglomération, permettent d'offrir un tableau de la maison des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles à Puylaroque, premier et principal objet de cet article.

Il est vite apparu cependant que des conclusions d'ordre méthodologique, susceptibles d'influencer le cours de la recherche sur l'habitat médiéval, se dégageaient de l'examen systématique des éléments d'architecture subsistants.

### I. LE CADRE

Juchée sur un éperon qui domine de près de 100 m la campagne environnante, la ville de Puylaroque est implantée sur les marches méridionales du Quercy, aux lisières du Rouergue et du Languedoc, sur la ligne de hauteurs qui limite au nord le bassin de Caussade.

Son histoire reste mal connue et la date de sa fondation est incertaine ; l'agglomération est un *castrum* des seigneurs de Caussade puis devient un chef-lieu de bailliage d'Alphonse de Poitiers (2).

L'implantation religieuse y est modeste : à l'origine, la ville n'est desservie que par une chapelle relevant de la paroisse de Mazerac (3).

La région alentour est particulièrement fertile : c'est le « pays utile » du Bas-Quercy, dont les terres nourricières approvisionnent Cahors ; cette situation est comparable à celle de Lauzerte qui bénéficie d'une implantation similaire dans un riche terroir et de fructueux échanges avec la métropole quercynaise : la richesse agricole est aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles un des fondements de l'opulence de Puylaroque ; à cet égard, la culture de la vigne joue certainement un rôle non négligeable.

\* Garrigou Grandchamp, Place de la Halle, 82340 Auvillar ; M. Grubert, Service Départemental d'Architecture, 56 rue du Taur 31000 Toulouse ; M. Scelles, Service régional de l'Inventaire, D.R.A.C., 56 rue du Taur, B.P. 811 31080 cedex Toulouse.

Pour les figures 25 à 31 © Inventaire Général/SPADEM.

(1) Les maisons de Puylaroque n'ont jamais fait l'objet d'une étude exhaustive mais des publications les ont depuis longtemps signalées à l'attention des érudits locaux :

— Abbé J. Raouza, *Notes et documents pour servir à l'histoire de Puylaroque*, 1882, p. 302-303.

— J. Bourdeau, *Excursion de la Société archéologique à Caussade, Septfonds et Puylaroque*, dans *B.S.A.T.G.*, t. XXIV (1896), p. 51-53 et pl. III.

— M. Méras, *Les vieilles maisons de Puylaroque*, dans *B.S.A.T.G.*, t. XCII (1966), fasc. 2, p. 163-171.

Les limites de notre travail sont d'abord celles qui ont été imposées par les circonstances : l'intérêt de l'édifice et des travaux en cours ont justifié en 1987 l'étude par le Service régional de l'Inventaire de la maison de la rue de l'Eglise ; les travaux de restauration conduits par Mireille Grubert en 1988-89 sur celle de la rue de la République ont été l'occasion d'observations archéologiques qu'il fallait consigner. Enfin, au printemps 1990, nous avons pu étudier la maison de la rue Basse, la mieux conservée de Puylaroque. Les conditions propres à chaque édifice et l'évolution de nos problématiques entre 1987 et 1990 expliquent les différences d'approche que l'on constatera dans les trois monographies présentées. Nous savons par ailleurs que nous sommes bien en deçà de ce qui serait actuellement possible : nos méthodes de travail impliquent des analyses globales et excluent une perception fine des différentes phases de construction ; nous ne disposons d'aucune étude des matériaux : pierre, mortier ou bois, ni, bien sûr, d'aucune fouille archéologique. Enfin, nous avons volontairement renoncé à toute recherche historique. Nous formons le souhait que ce travail, ayant mis en évidence l'intérêt de ces édifices, soit une incitation à des investigations ultérieures plus poussées.

(2) A. Lauret, R. Malebranche et G. Séraphin, *Bastides, villes nouvelles du moyen-âge*, Toulouse, 1988, p. 298.

(3) Chanoine P. Gayne, *Dictionnaire des paroisses du Tarn-et-Garonne*, Montauban, 1978, p. 187 : la chapelle est une possession des évêques de Cahors qui la transmettent au chapitre cathédral ; celui-ci en conserve le patronage et ce n'est qu'au XIV<sup>e</sup> siècle que l'église est reconstruite sur de plus vastes proportions. Seul le chevet pourrait dater des environs de 1200.







Le site est très propice à la défense car la pente est rude de toutes parts et seul un étroit pédoncule le relie, au nord, à la chaîne de collines. La forme allongée du promontoire dicte l'orientation des rues, comme à Cordes et à Lauzerte.

Cependant, le plan ne fait pas apparaître de schéma d'organisation aussi clair que dans ces deux villes : l'église et le château, excentrés, ne sont pas reliés à une place de quelque importance ; les rues ont des proportions voisines qui ne permettent pas de distinguer au premier abord les axes principaux. Pourtant, l'examen de leur orientation semble révéler l'histoire du site et permettre une hypothèse explicative du tracé de la voirie.

La grille des rues s'ouvre en effet pour former un éventail dont la poignée est l'actuelle place E. Capin : elle est manifestement située à proximité immédiate de l'emplacement que devait occuper la principale porte de la ville, à la jonction du promontoire et de la ligne de crête dont il se détache (4). A partir de ce nœud se déploient les cinq rues principales, parmi lesquelles deux axes « centraux », les rues de la République et du Mazel ; au départ confondues, elles se séparent à une patte d'oie proche de la place Capin : la première se dirige vers l'église et la seconde vers la place du Château, c'est-à-dire vers les deux pôles d'attraction qui ont dû donner naissance à la première agglomération.

La rue de la République, qui suit l'arête sommitale de l'éperon, n'est-elle pas tout simplement le primitif chemin menant à la chapelle originelle et dont se détachait (ou vice-versa) un autre chemin conduisant au château ? Il est loisible d'imaginer que ces deux voies furent très tôt bâties et formèrent l'embryon du noyau urbain. Quand l'habitat se densifia, c'est par rapport à cette figure en V que s'ordonna le tracé des autres rues : à l'est, les rues Basse et Reyniès décrivent de strictes parallèles à la rue du Mazel selon une orientation nord/sud, tandis que dans la moitié orientale du bourg les rues ont une direction nord-est/sud-ouest, parallèle à la rue de la République.

Quelques rues apportent de la souplesse dans ce schéma trop « longitudinal » : la rue de l'Eglise relie les deux centres du pouvoir, l'église et le château, et une autre voie se détachant du flanc nord de l'église en direction de l'est fait communiquer les rues principales du quartier oriental en ménageant un passage en leur milieu.

Le plan de Puylaroque résulterait donc de la contrainte du site qui étire en longueur l'agglomération, de la puissance d'attraction d'une chapelle et d'un château, proches l'un de l'autre, qui ont déterminé les deux axes principaux et le schéma en V, et d'une action volontaire, planificatrice, qui a ordonné les rues secondaires parallèlement aux deux branches du V.

C'est le long de l'éventail des rues principales que se serrent les plus belles et les plus anciennes demeures de Puylaroque et particulièrement au sein du grand fuseau d'orientation nord/sud délimité par les rues Basse et Reyniès, qui regroupe la quasi-totalité des maisons des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Situé entre l'église et le château, ce quartier paraît avoir été privilégié et contraste fortement avec le quartier occidental, pauvrement bâti et dont les maisons, souvent en pan-de-bois, paraissent dater plutôt du XV<sup>e</sup> siècle. Est-il pour autant postérieur, tout au moins dans la partie comprise entre les rues du Four et Béral ? Il est manifeste qu'en marge du fuseau central s'urbanisèrent d'autres quartiers qui n'ont conservé aucun vestige d'une éventuelle prospérité ; ainsi en est-il du quartier de la rue du Barry, en contrebas du château, qui devait être en relation avec une autre porte de la ville ; ainsi surtout du tiers occidental de l'agglomération dont la limite circulaire paraît décrire le tracé de l'enceinte ; la petite taille des parcelles et la médiocrité du bâti concordent, mais il n'est pas aisé de trancher entre deux explications : extension tardive, lors d'une reprise de l'urbanisation après la guerre de Cent ans ou plutôt zone périphérique, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, peuplée de « gens menus », et qui nous donnerait l'exemple d'un faubourg contemporain des rues bordées de belles maisons ? L'abondance des traits attribuables sans doute aucun au XV<sup>e</sup> siècle n'est pas une preuve suffisante pour conclure à la justesse de la première hypothèse ; elle peut tout aussi bien traduire la ruine des maisons les plus médiocres, au plus fort du conflit, puis la renaissance d'un quartier ancien une fois la paix revenue. Seule une étude intensive, accompagnée de fouilles, pourrait permettre d'en décider.

Le terroir est riche, le site est favorable à un établissement sûr, la pierre de bonne qualité abonde, le pouvoir comtal y installe le siège d'un bailliage, bien des atouts sont réunis pour que s'épanouisse une agglomération prospère. L'analyse des maisons en apporte l'illustration.

(4) Ce sont, d'est en ouest, les rues Basse, du Mazel, Reyniès, de la République et du Four.

Toute trace des portes et de l'enceinte a disparu. Cependant, le plan cadatral de 1834 indique des fossés continus, interrompus seulement à hauteur de la place Capin et de la rue du Barry. Par ailleurs, la description sommaire de l'abbé Rouaza laisse également entendre que les deux portes étaient situées aux deux extrémités de la ville (J. Rouaza, *Notes et documents...*, 1882, p. 15 ; pour le château, *id.*, p. 14).



## II. L'HABITAT DES XIII<sup>e</sup> ET XIV<sup>e</sup> SIECLES A PUYLAROQUE

### II.1. L'occupation du sol

Comme dans toutes les villes quercynaises de cette époque, l'occupation du sol par l'habitat est dense : les maisons respectent un alignement strict, le long de rues plutôt larges (5), mais elles ne laissent guère subsister d'espace libre entre elles et toute la surface de chaque parcelle est bâtie.

Les rues sont nombreuses et ont découpé le terrain en longues et étroites lanières parallèles, que les lots subdivisent perpendiculairement ; l'espace entre deux rues ne dépassant pas 15 à 18 m et les parcelles n'étant en règle générale pas traversantes, les maisons mesurent rarement plus de 9 m de profondeur : ceci explique que le bâti couvre toute la surface disponible et qu'il n'y ait pas de cour. La seule prise de lumière se fait sur la rue et l'arrière des pièces est sombre.

La contiguïté est irrégulière et deux solutions coexistent : dans la moitié occidentale du bourg, un entremis longitudinal sépare souvent les lanières en deux moitiés égales, isolant les maisons des fronts de rues opposées ; les maisons ne sont donc pas adossées. Cette disposition est absente de la moitié orientale qui préfère les entremis transversaux séparant les maisons d'une même rive ; le parti n'est pas systématique mais il est possible que les nombreux remaniements dont le tissu bâti porte la trace en soient la cause ; en effet, dans les deux lanières de terrain déterminées par les rues Basse, du Mazel et Reyniès subsistent onze entremis et certains îlots en présentent des successions très régulières (6). Quoi qu'il en soit du caractère systématique de ces entremis, qui ne peut être prouvé de façon indubitable, il reste que les deux partis sont exclusifs l'un de l'autre : l'absence de mitoyenneté latérale ne s'accompagne pas d'un refus de contiguïté à l'arrière et réciproquement ; les blocs bâtis ne sont donc jamais complètement isolés.

### II.2. Volumes et proportions

Les maisons présentent toutes actuellement sur la rue un mur goutterot ; leurs toits, généralement à un pan, ont une pente faible mais il ne subsiste plus de toiture intacte, ce qui interdit d'augurer de leur débord originel.

Ces bâtiments ne comptent jamais plus d'un étage, mais n'ont pas pour autant une hauteur uniforme, comme c'est le cas des maisons de la rue de la Gendarmerie à Lauzerte ; bien au contraire, dans la même rue se côtoient des édifices d'élévations variées (7) ; un lien, manifeste sans être absolu, existe entre l'emprise en largeur d'une maison et sa hauteur : aussi ne sont-ce généralement pas les maisons les plus étendues qui offrent les façades les plus élevées, du moins au XIII<sup>e</sup> siècle (8). Parmi les maisons du XIV<sup>e</sup> siècle en effet, deux joignent grand développement en largeur et hauteur de façade, en signe marqué d'opulence ; quant à la troisième, elle relève d'une autre catégorie car elle semble n'être qu'une partie d'une propriété qui a aggloméré plusieurs maisons d'époques diverses (9).

### II.3. Les communications entre les maisons et les réunions de parcelles

Un phénomène d'établissement de communications entre les maisons mérite une attention particulière : dans plusieurs demeures, des portes permettent de passer d'une unité d'habitation à l'autre et ce, à tous les niveaux, de la cave à l'étage.

Il est des plus difficiles d'établir l'intention des occupants des lieux et la signification de ces portes (mode de voisinage ou expression de la propriété ?). Peuvent en effet s'y traduire des réalités opposées : s'agit-il de la réunion des parcelles nécessaires à l'établissement d'un hôtel d'une certaine importance, ou de son contraire, la subdivision de maisons dans le sens vertical ou horizontal et l'union de telle ou telle partie à une autre maison ou à une partie seulement d'une autre demeure ? Ces évolutions ont pu se produire plusieurs fois, dans des sens différents, étant réversibles dès lors que le gros œuvre reste intact : la compréhension en est d'autant plus obscure que la chronologie relative des

(5) Largeur des rues : 5,30 m pour la rue du Mazel et 4,50 m à 5 m pour les rues Basse, Reyniès et de la République.

(6) Les entremis transversaux sont très réguliers dans l'îlot des parcelles 125 à 141. Les entremis ont 0,30 m à 0,40 m de large.

(7) Ainsi dans la rue du Mazel : la maison qui occupe la parcelle 179 est tout en hauteur et sa contemporaine, qui lui fait face sur la parcelle 119, est tout en largeur.

(8) Les maisons du XIII<sup>e</sup> siècle bâties sur les parcelles 119 et 172-173-174 sont de grande étendue mais peu élevées.

La largeur des maisons de Puylaroque varie de 6 m à 16 m, avec une majorité entre 6 et 8 m (cf. Annexe) ; à l'examen, il paraît impossible de mettre en évidence un module de base réglant le lotissement comme à Lauzerte où, par ailleurs, l'intention manifeste de lotir selon une mesure uniforme est attestée.

(9) Ce phénomène est détaillé dans la monographie de la maison de la rue de la République ; à Puylaroque, la question se pose également avec acuité dans la maison de la rue Basse (parcelles 113-116).



portes est délicate à établir ; nous sommes démunis pour expliquer des faits capitaux traduisant les mutations de la propriété et l'évolution de demeures dont l'unité ne paraît avoir existé de façon certaine qu'au moment de la construction, quand le programme s'incarne dans le bâti (10). Il est donc impératif dans chaque étude de bâtiment de rechercher toutes les expressions du phénomène et de les analyser en les reliant à l'ensemble des données architecturales ; la multiplication des exemples et l'étude des sources écrites permettront peut-être ultérieurement d'éclairer cette question difficile.

#### II.4. Les plans et les structures constructives

Le plan de ces maisons est peu complexe. Les plus étroites, qui sont aussi les plus nombreuses, ne paraissent pas avoir jamais eu de mur de refend ; lorsqu'il existe, dans les maisons les plus vastes, le refend est perpendiculaire à la façade (11). Le volume des pièces est considérable et suggère donc des modes de division de l'espace par des cloisons légères ou amovibles (12).

Les escaliers ont presque tous disparu, ce qui donne à penser que la plupart devaient être en bois. La structure de la façade individualise rarement une porte (13) et les seuls escaliers en pierre, ceux de la rue de l'Eglise, partent du fond de la pièce du rez-de-chaussée et non de la rue : ces choix indiquent que l'indépendance de l'étage n'est pas une préoccupation, puisqu'en l'absence de cour avec degré extérieur, c'est le rez-de-chaussée qui commande l'accès à l'étage. Il y a là une rupture très nette avec le parti majoritaire à Lauzerte, à Cahors et dans bien d'autres villes (Provins, Cluny), et similitude avec celui de Saint-Antonin, où les portes en façade sont quasiment absentes.

Il est également notable que les caves ne disposent pas d'entrées particulières et directes sur la rue, comme c'est le cas à Provins, à Vézelay et dans la plupart des villes où ces salles jouent un rôle important, en relation avec la rue.

Malgré la hauteur des rez-de-chaussée, il n'y a pas de trace d'entresols bâtis en dur, ce qui n'exclut pas des ouvrages de charpente.

Les structures constructives sont conformes aux dominantes observées en Quercy : les pièces sont couvertes de planchers, dont les poutres sont généralement disposées transversalement pour minimiser leur longueur ; elles prennent le plus souvent appui sur les murs (14), mais, dans plusieurs maisons elles portent sur une poutre maîtresse soulagée à mi-portée par une colonne ou un pilier en pierre. Ce dispositif est localisé dans les caves et les rez-de-chaussée (15). Curieusement, on ne le rencontre qu'à un seul de ces deux niveaux et il ne se poursuit pas : ainsi, il n'existe pas à Puylaroque de maison dont les planchers prennent appui sur une colonne qui monte de fond sur deux niveaux, comme on peut le voir à Rocamadour (16).

L'épaisseur des murs est dans la moyenne (17). Les percements, loin de les affaiblir, les arment, car les arcs de leurs embrasures sont autant de structures rigides. La voûte est peu employée, et seulement dans les caves (18).

#### II.5. Les façades

Les façades sont largement percées mais, sauf exception comme rue de la République, on n'a pas cherché à éviter complètement les étages : de grands pans de mur formant trumeaux subsistent en général entre les fenêtres. Les rez-de-chaussée sont plus ouverts et les piliers entre les arcades sont souvent bien minces.

(10) Cette maléabilité de la propriété immobilière a été soulignée par J. Mesqui : « ...la parcelle se découpe, s'aliène partiellement, se subdivise de façon incroyable à chaque génération ; il suffit aussi d'analyser les quelques actes de partage du XIII<sup>e</sup> siècle pour comprendre que n'existent pas plus l'unité verticale que l'unité horizontale dans la maison provinoise » (*Histoire de Provins et de sa région*, sous la direction de M. Vessière, Privat, Toulouse, 1988, p. 150).

Le phénomène est attesté ailleurs, en Quercy (Cahors) comme en Bourgogne (Cluny), et semble général au moyen-âge.

(11) Les maisons étant adossées ou séparées des autres constructions par d'étroits entremis, et dépourvues de cour, les refends parallèles aux façades ménageraient des pièces arrière complètement obscures.

Le cas de la maison de la République est particulier : que la maison actuelle occupe dès l'origine une parcelle traversante ou qu'elle soit le fruit d'un regroupement de parcelles, le refend ne nuit pas puisque le logis trouve à s'éclairer sur deux rues.

(12) Un remarquable exemple en est donné par la maison Muratet, à Saint-Antonin (cf. B. Loncan, *La maison Muratet à Saint-Antonin-Noble-Val (Tarn-et-Garonne)*, dans *B.S.A.T.G.*, T. CXII (1987), p. 107-136).

(13) Les portes en façade, toujours en arc brisé, sont rares à Puylaroque : elles n'ont pas d'emplacement précis et sont situées aussi bien à une extrémité (parcelle 179) qu'au milieu de la façade (parcelle 154 et 119 — côté rue Basse).

(14) Poutres dans les murs ou s'appuyant sur des liernes disposées sur des corbeaux le long des murs goutterots (rue de la République).

(15) On rencontre des colonnes dans les maisons suivantes : rue Basse (parcelles 116 et 134 : caves) ; rue de l'Eglise (parcelles 204-205 : cave) ; il existe des piliers dans les rez-de-chaussée des parcelles 266 et 117.

(16) J. Rocacher, *Rocamadour et son pèlerinage*, Privat, Toulouse, 1979, pl. 164. Les maisons à colonne sont nombreuses dans cette ville.

(17) Epaisseur des murs : Façades sur rue : 0,60 m rue de l'Eglise et 0,70 rue Basse ; refend et pignon : 0,70 m rue Basse.

(18) Caves des maisons rue de l'Eglise (parcelles 204-205) et rue de la République (parcelle 266).



Les compositions sont régulières, surtout à l'étage où les fenêtres sont disposées avec une relative symétrie et où les cordons d'appui et d'imposte tracent de fermes horizontales. Les rez-de-chaussée manifestent plus une recherche de contact aisé et maximal avec la rue qu'un souci de composition (19).

Les arcades, de dimensions fort variées, ont des claveaux longs et les couvrements des embrasures sont en arc brisé (20). L'absence ou la présence de clef ne semble pas être un critère de datation car les deux solutions se rencontrent au XIII<sup>e</sup> comme au XIV<sup>e</sup> siècle.

Les fenêtres à colonnette ont des arcs clavés au tracé brisé ; elles peuvent être attribuées au XIII<sup>e</sup> siècle, bien qu'aucun chapiteau n'ait survécu pour fournir un point de repère stylistique sûr ; cependant, la modénature et un oculus losangé dans un écoinçon renvoient bien à cette période, sans qu'il soit possible, en première analyse, d'être plus précis (21).

Les maisons du XIV<sup>e</sup> siècle offrent toutes des fenêtres à remplage, au décor incomparablement plus riche ; elles sont de deux modèles :

— rue de l'Eglise, les fenêtres barlongues sont divisées en deux lancettes redentées de trilobes ; ce dessin est simple et très répandu dans le Sud de la France (22) ;

— les fenêtres des deux autres maisons sont des baies ogivales très hautes parcourues de réseaux au tracé complexe : des lancettes subtrilobées et enrichies de roses trilobées sont sommées d'une rose à quatre ou cinq lobes. Ces fenêtres très ornées ne sont répandues que dans la moitié occidentale de la France (23).

La modénature est en général vigoureuse et le minceur des remplages est exempt de sécheresse, car ils s'ornent de baguettes toriques. Tous les angles qui ne sont pas moulurés sont abattus d'un chanfrein.

En revanche, le décor figuré est le plus souvent médiocre (24). Seule la cheminée de la maison située rue Basse offre des morceaux de belle venue.

Les maçonneries extérieures sont en moyen appareil réglé à joints fins et les reprises s'y lisent bien. En revanche, la stéréotomie montre parfois des faiblesses, notamment dans les arcades (25).

## II.6. L'équipement intérieur

La recherche du confort est manifeste dans l'aménagement des pièces de l'étage.

Les cheminées font partie de l'équipement de base de la maison mais ne se rencontrent jamais au rez-de-chaussée ; généralement adossées à un mur pignon, elles ne font pas saillie à l'extérieur. Leur construction allie la pierre et le bois pour les manteaux et les hottes ; les contre-cœurs sont en briques ou en pierre, avec une grande dalle dressée au centre. Elles sont en général pourvues de tablettes et concentrent le seul décor sculpté intérieur, qui se résume le plus souvent à des corps de moulures (26).

(19) Les rez-de-chaussée des maisons rue Basse (parcelles 113-116) et rue de la République montrent cependant un certain souci de composition autour d'un axe médian pour le second et selon une structure bipartite de part et d'autre du mur de refend pour le premier. Une maison rue du Mazel (parcelle 154) présentait peut-être un rez-de-chaussée composé sur le rythme « porte/arcade/portes/arcade/? ».

(20) Longueur des claveaux : 0,50 m (parcelles 131, 135, 167, 172-173-174 et 185).

(21) Fenêtres géminées : rue du Four (parcelle 268 ; avec oculus), rue du Mazel (maisons sur les parcelles 119, 179 et 114 sur la façade arrière) et rue Reyniès (parcelles 172-174). Chapiteaux en remploi rue du Barry, de provenance inconnue.

(22) Fenêtres de la maison rue de l'Eglise : ce modèle est typiquement méridional et se rencontre de la Guyenne (Agen, Saint-Macaire, Mont-de-Marsan, Penne d'Agenais) et du Périgord (Montignac, Sarlat) au Languedoc (Montpellier, Castelnaudary, Arques, Chirac) et au sillon rhodanien (Villeneuve-les-Avignon) ; il est fréquent en Quercy (Lauzerte, Cahors : « château du roi », Souillac) ; il est très rare dans les autres provinces sans en être totalement absent (un exemple à Châlons-sur-Saône).

(23) Les fenêtres à remplage sont particulièrement répandues dans toutes les provinces du sud-ouest de la France : on les rencontre à La Réole, Agen, Saint-Macaire et Sainte-Foy-la-Grande, Sarlat, Brantôme et Bergerac, Cahors, Figeac et Souillac, Caylus et Saint-Antonin, Cordes, Puycelsi et Castelnaud-de-Montmiral, Belpech, Carcassonne et Narbonne, Béziers, Montpellier et Poussan, Montardier et Villefort. Cependant, à la différence du modèle précédent, cette fenêtre se rencontre également dans l'Ouest et dans le bassin parisien : Lavardin, Limeray et Saint-Aignan, dans la vallée de la Loire, Caudebec, Troarn et Cerisy-la-Forêt en Normandie, Laon, Reims et les manoirs du Tortoir à Saint-Nicolas et de Sainte-Paterne à Pontpoint autour de Paris, en montrent de beaux exemples. La moitié orientale de la France en est presque vide : on en signale trois en Bourgogne (Cluny, Mâcon et Vézelay), un en Lorraine (Toul), un en Dauphiné (Bathernay), un en Vivarais (Viviers) et deux en Provence (Oppède-le-Vieux et Valréas).

(24) Le décor animé se réduit aux culots des archivoltas de la rue de la République et aux chapiteaux des piédroits des cheminées rue Reyniès et rue Basse.

(25) La clef de l'arcade de la maison rue du Mazel (parcelle 135) est très dissymétrique ; les sommiers des arcades de la maison rue Basse (parcelles 113-116) sont maladroits.

(26) Des cheminées subsistent, au moins partiellement, dans sept maisons, et la maison du XIV<sup>e</sup> siècle de la rue Basse en compte même deux (voir Annexe). Elles sont suffisamment nombreuses pour permettre de conclure qu'elles étaient généralisées dès le XIII<sup>e</sup> siècle.

Seul le coffre de la cheminée rue du Mazel (parcelle 139) fait saillie à l'extérieur, sur la ruelle. Contre-cœur en briques avec dalle rue de la République ; pierre et dalle rue Basse (parcelle 116). D'autres exemples de dalles se remarquent à Saint-Cirq-Lapopie, mais ce dispositif n'est pas fréquent.



Les niches et les placards muraux sont un autre aménagement très prisé et ils sont parfois multipliés dans la même salle : ainsi à l'étage de la parcelle 116 y en a-t-il au moins cinq (Fig. 11) (27).

Les évier, également indispensables à la vie domestique, ont survécu en moins grand nombre (28).

Ces équipements sont indistinctement aménagés dans les murs de refend et de façade et certaines parois sont presque complètement évidées par la multiplicité des percements et des cavités qui s'y juxtaposent.

Les embrasures des fenêtres des maisons rue de la République et rue de l'Eglise ont gardé leurs coussièges.

## II.7. Le programme des maisons de Puylaroque

Le programme qu'expriment ces formes est en accord avec celui de la majorité des maisons des villes et des petits bourgs du Quercy : l'étage, qui accapare les aménagements domestiques et le décor, est manifestement destiné au logis ; le rez-de-chaussée et la cave qui en dépend doivent être dévolus aux occupations professionnelles et aux activités d'échanges qui demandent un contact avec la rue et la manipulation de biens, toutes choses qui expliquent l'ampleur et le nombre des percements.

Il est remarquable que, dans ces maisons dépourvues de cour et ne comportant qu'un seul corps de logis, l'accès à l'étage ne soit pas indépendant du rez-de-chaussée et direct depuis la rue. Pourtant, notamment dans les maisons qui comptent trois arcades et plus, ne peut-on imaginer que certains percements aient correspondu à des boutiques autonomes, louées ou même acquises en toute propriété (29) ? Il faut alors admettre que l'occupant de l'étage devait s'assurer le contrôle de la travée qui commandait l'escalier.

Au total, même en l'absence d'une étude des sources, il apparaît clairement que tous les édifices des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles conservés à Puylaroque sont des bâtiments résidentiels, des maisons réunissant logement et locaux de travail, maisons du type polyvalent, le plus répandu en France. Aucune ne relève de l'architecture palatine, ni même de la catégorie des grands hôtels patriciens à cour intérieure et multiples corps de logis, dont d'autres villes quercynaises présentent de beaux exemples.

Elles offrent cependant un bel échantillon de demeures en pierre d'une gamme intermédiaire et dont les plus riches, par la qualité de leur aménagement et de leur décor, par leur ampleur aussi, confinent à l'hôtel patricien.

## III. MONOGRAPHIES DE TROIS MAISONS

### III.1. La maison de la rue de la République

Sise à l'entrée de la rue de la République, là où se séparent les deux principaux axes de la ville, elle accueille le visiteur à l'entrée du bourg et lui donne de prime abord l'impression la plus flatteuse qui soit sur les maisons de Puylaroque.

La restauration qui en a été faite en 1988-1989 a été attentive à restituer la façade dans son intégrité première ;

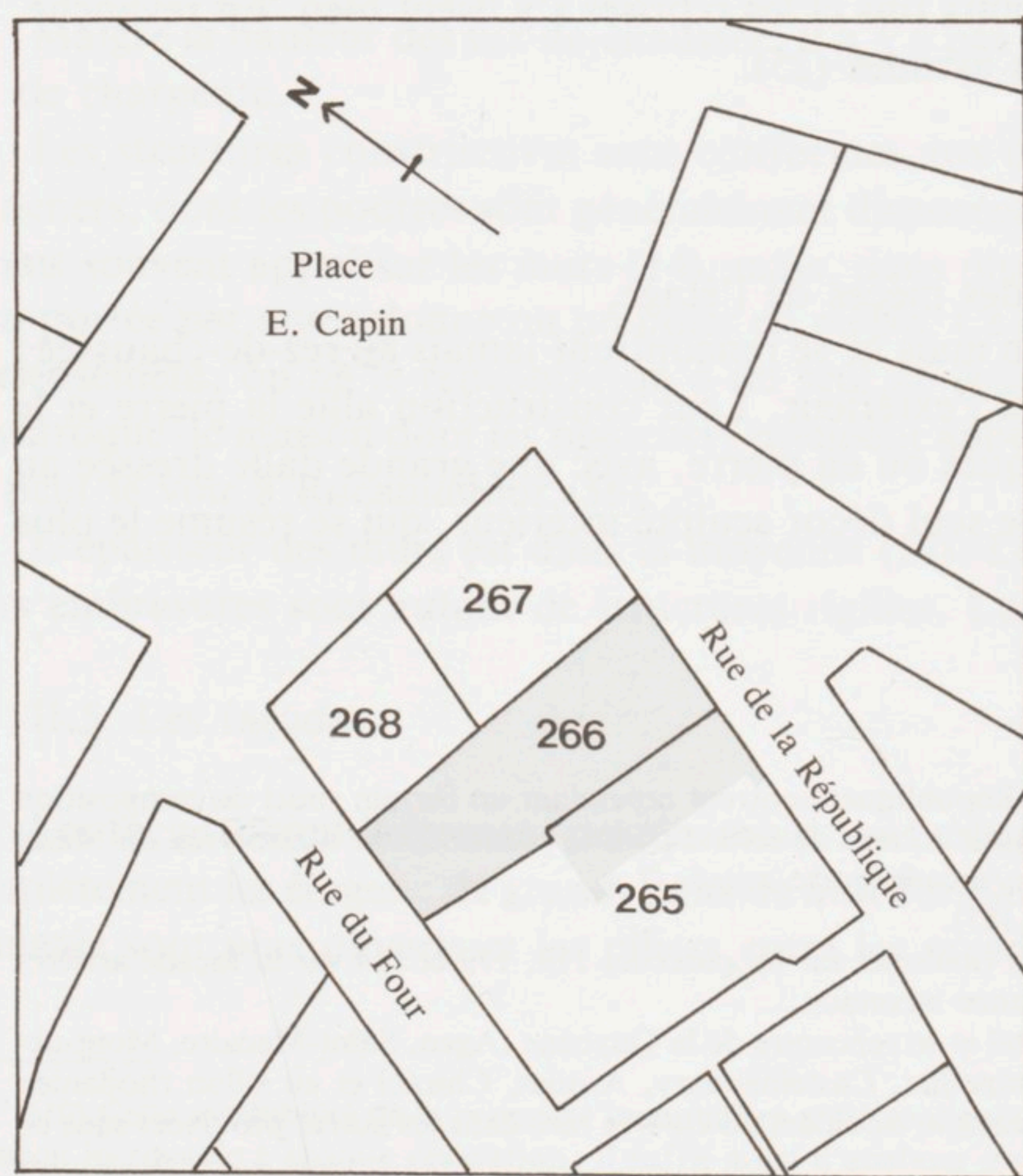


FIG. 2 — RUE DE LA REPUBLIQUE, PLAN DE SITUATION.

(27) Placards : rues Basse (parcelles 113-116 : quatre), de l'Eglise, du Four et Reyniès. Des niches carrées de petite taille se rencontrent au rez-de-chaussée de la rue de la République (parcelle 266) et à l'étage de la maison de la rue Basse.

(28) Les deux seuls exemples d'éviers conservés sont rue de l'Eglise et rue Reyniès ; il y en avait un rue de la République.

(29) Rez-de-chaussée à trois arcades : rue du Mazel (parcelle 119) et rue de la République (parcelle 266). Il y a quatre arcades et/ou portes aux rez-de-chaussée des maisons rue Basse (parcelles 113-116), rue de l'Eglise (parcelles 204-205) et rue du Mazel (parcelle 154).

Des sources du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle attestent qu'à cette date le rez-de-chaussée de la « maison romane » de Saint-Antonin était occupé par des boutiques indépendantes du reste de l'édifice et formant des propriétés séparées (M. Scelles, *La maison romane de Saint-Antonin-Noble-Val (Tarn-et-Garonne)*, dans *M.S.A.M.F.*, t. XLIX (1989), p. 47-48).



à l'intérieur, les niveaux médiévaux ont été conservés à l'exception de ceux de la partie arrière du rez-de-chaussée, où se trouvait l'accès à la cave, et des combles dont l'état d'origine reste mal connu, et la distribution médiévale n'a pas toujours pu être rétablie. Néanmoins, les vestiges, tous conservés *in situ*, permettent une bonne analyse de l'édifice du moyen-âge, qui est particulièrement représentatif de la construction civile quercynoise.

La maison occupe une **parcelle traversante**, entre les rues de la République (« façade avant ») et du Four (« façade arrière »).

Le pâti de maisons dont elle fait partie a une structure complexe, perceptible sur le plan cadastral : le fuseau bâti qui s'étend entre ces deux rues comporte, sur près des deux tiers de sa longueur, un entremis central qui, en isolant les maisons, supprime toute mitoyenneté à l'arrière ; cependant, les deux extrémités font exception : les parcelles y sont traversantes, ou les maisons contiguës, et cet état de fait trahit des remaniements du tissu urbain.

L'emprise de la demeure du XIV<sup>e</sup> siècle paraît avoir été vaste et s'être étendue sur les parcelles 266 (elle-même constituée à l'origine de deux maisons indépendantes), 267, 268 et peut-être même sur une partie de la parcelle 265 : des portes permettent en effet de communiquer de la parcelle 266 dans les maisons bâties sur les parcelles 268 et 265 (au niveau des caves, du rez-de-chaussée et de l'étage), et 267 (au rez-de-chaussée et à l'étage) (Fig. 5).

Les façades arrière livrent une partie de l'explication : il y subsiste des éléments de fenêtres du XIII<sup>e</sup> siècle, tandis que les baies à remplage sur la rue de la République appartiennent manifestement au XIV<sup>e</sup> siècle ; les corps de logis sur la rue du Four seraient donc des témoins de l'état originel du bâti ; lors de la reconstruction ou de la reprise du corps de logis avant, la parcelle 266 aurait été constituée en supprimant le mur arrière de la maison rue de la République et en absorbant l'entremis. Plusieurs observations confortent cette hypothèse :

- la profondeur du corps de logis avant est supérieure ;
- plusieurs percements de ce refend ne s'expliquent que par son rôle originel de façade : ainsi, au rez-de-chaussée, une étroite fenêtre près de la porte sud, et à l'étage, une fenêtre à arc brisé dans l'angle sud ;
- le mur de refend actuel est à l'alignement des façades arrière des maisons qui regardent la rue du Four ; c'est donc vraisemblablement le mur arrière d'une maison à l'origine indépendante.

Cet édifice, apparemment constitué par la réunion de nombreuses parcelles, était donc une demeure de tout premier plan ; il donne un exemple remarquable de constitution, au XIV<sup>e</sup> siècle, d'une propriété urbaine de grande ampleur par agrégation de parcelles déjà bâties et remaniées au goût du jour.

L'absence de cour ne peut s'expliquer par la profondeur de la parcelle : plus de 15 m séparent les deux façades ; elle paraît donc découler d'un choix délibéré. La demeure constitue un bloc massif, sans articulation, et les circulations sont toutes intérieures et dépendantes du corps de logis du XIV<sup>e</sup> siècle.

La maison dispose de caves mais ne compte actuellement qu'un seul étage ; cependant, des vestiges de baies dans le mur pignon sud du corps de logis avant indiquent qu'un deuxième étage existait à l'origine, ou que les combles étaient aménagés.

Les façades contrastent fortement : celle de la rue du Four est modeste, peu percée et à peine décorée ; sur la rue de la République, rue principale du bourg, une façade très composée, largement ouverte sur la rue et parée d'un décor généreux annonce l'opulence du propriétaire, au demeurant raisonnable puisqu'il a renoncé à reprendre les façades de toutes les parcelles pour concentrer ses effets sur l'une d'elles.

Malgré sa silhouette trapue, qui s'inscrit presque dans un carré, la **façade de la rue de la République** (Fig. 3) a indéniablement un caractère monumental. Elle le doit à la qualité et à l'équilibre de sa composition, soutenue par la beauté du tracé des remplages.



FIG. 3 — RUE DE LA REPUBLIQUE, FAÇADE EST, SUR LA RUE (Cl. M. Grubert).



Le rythme particulièrement régulier des percements de l'étage, bien axés et disposés selon une symétrie presque exacte, reçoit un discret contrepoint dans la succession des arcs du rez-de-chaussée : la porte étant placée au centre, ils jouent une partition unique à Puylaroque et décrivent une alternance fort-faible-fort.

Cette façade est incomparablement plus ajourée que les maisons du XIII<sup>e</sup> siècle qui multiplient les baies, mais de petite taille, et elle surpasse aussi ses contemporaines des rues Basse et de l'Eglise, dont les fenêtres à remplage sont plus espacées.

Le rez-de-chaussée ouvre largement sur la rue par deux arcades qui encadrent une porte ; porte est un terme commode, mais sans doute trompeur, car il n'est pas avéré, en l'absence de couloir identifié, que ces percements aient été spécialisés et que le plus petit ait été une porte. En tout état de cause, aucun escalier n'est conservé derrière la « porte ».

Les arcs ont tous des embrasures intérieures couvertes en arc brisé très ouvert. La petite fenêtre percée au-dessus de la porte a une découpe peu fréquente. En limite droite de la façade, une descente d'eau au profil demi-cylindrique est évidée dans la maçonnerie.

Les trois fenêtres à remplage qui éclairent l'étage s'appuient sur un cordon qui court sur toute la façade et se poursuit même quelque peu au-delà vers la droite. Sa modénature est vigoureuse, comme celle des archivoltas des baies. Celles-ci constituent, avec le cordon et les anneaux porte-bannes, les seules saillies sur la façade.

La beauté du tracé des remplages et de leurs profils sont les principaux attraits de cette maison.

Des meneaux partagent les baies en deux lancettes surmontées d'une rose à cinq lobes ; chaque lancette est garnie d'un réseau à trois lobes au-dessus d'un trilobe ouvert à la base. Sur le meneau et les piédroits, de petits chapiteaux ornés de feuilles grenues sont ciselés à la jonction des trilobes et des colonnettes factices composées de moulures toriques. Les bases sont polygonales.

Le dessin des remplages avoue le XIV<sup>e</sup> siècle, mais sans sécheresse aucune ; ainsi leurs éléments se composent-ils de tores et de gorges qui accrochent l'ombre et non de plans aigus.

Des tracés comparables s'observent ailleurs en Quercy : à Figeac, l'hôtel de Balène en possède d'identiques sur sa façade ouest ; d'autres viennent d'être restituées dans la maison dite « des Templiers », 5-7 place Champollion. Ce sont deux édifices de grande qualité, parmi les plus beaux de cette ville.

Les parties sculptées du décor extérieur ne sont pas de la même venue : les archivoltas retombent sur des culots ornés de motifs animés, chiens et masques humains, de médiocre facture.

La reconstitution du mode de fermeture de ces fenêtres n'est pas aisée : des feuillures, continues de l'appui aux chapiteaux inclus, étaient probablement destinées à accueillir des volets. Cependant, les remplages sont déportés en avant par rapport au plan présumé de ces volets. A quelle nécessité technique répondait cet espace ? Si les volets étaient continus, de l'appui au sommet des baies, il ne pouvait que se créer un porte à faux. On est plutôt conduit à imaginer une fermeture articulée en deux niveaux, la séparation se faisant à hauteur des tailloirs des chapiteaux.

Plusieurs exemples de vitraux civils ont été recueillis à Cahors, Cordes et Figeac dans les écoinçons de remplages et un oculus ; il est tentant d'imaginer, qu'à Puylaroque également, les parties hautes des baies étaient garnies de verres ; dans ce cas, sans doute des dormants étaient-ils posés en haut, dans les réseaux (contre les réseaux serait plus exact si l'on observe que les éléments des remplages n'ont pas de véritables feuillures mais de minces évidements), tandis que les deux baies rectangulaires inférieures ainsi délimitées étaient fermées par des volets.

Les **façades de la rue du Four** comptent un niveau de plus du fait de la déclivité du terrain : leur rez-de-chaussée est enterré du côté de la rue de la République et correspond aux caves.

Ces façades ont été très mutilées et ne conservent plus que quelques vestiges :

- au premier niveau, deux arcades donnent accès aux caves : une est située sur la parcelle 266 et l'autre sur la 268 ;
- au troisième niveau ouvre une fenêtre géminée à colonnette (disparue) et arcs brisés clavés ; un oculus en forme de losange est découpé dans les claveaux et le sommier central. Elle date manifestement du XIII<sup>e</sup> siècle. Quelques traces dans la maçonnerie permettent de deviner qu'une deuxième fenêtre du même type ouvrait à sa droite (à l'intérieur subsiste son embrasure).

La modestie de ces façades peu percées, qui abdiquent tout effort de composition (les niveaux ne sont pas marqués par des cordons), indique sans doute le caractère secondaire de la rue du Four, sur laquelle ne s'alignent pas les maisons opulentes.

L'**intérieur** de l'édifice était **vaste et confortablement aménagé**. Sa surface était en effet considérable ; il n'est plus possible de mesurer avec précision que la surface de la seule parcelle 266 : elle offre 145 m<sup>2</sup> au total, en comptant les caves, mais sans les combles, qui étaient cependant disponibles pour divers usages.



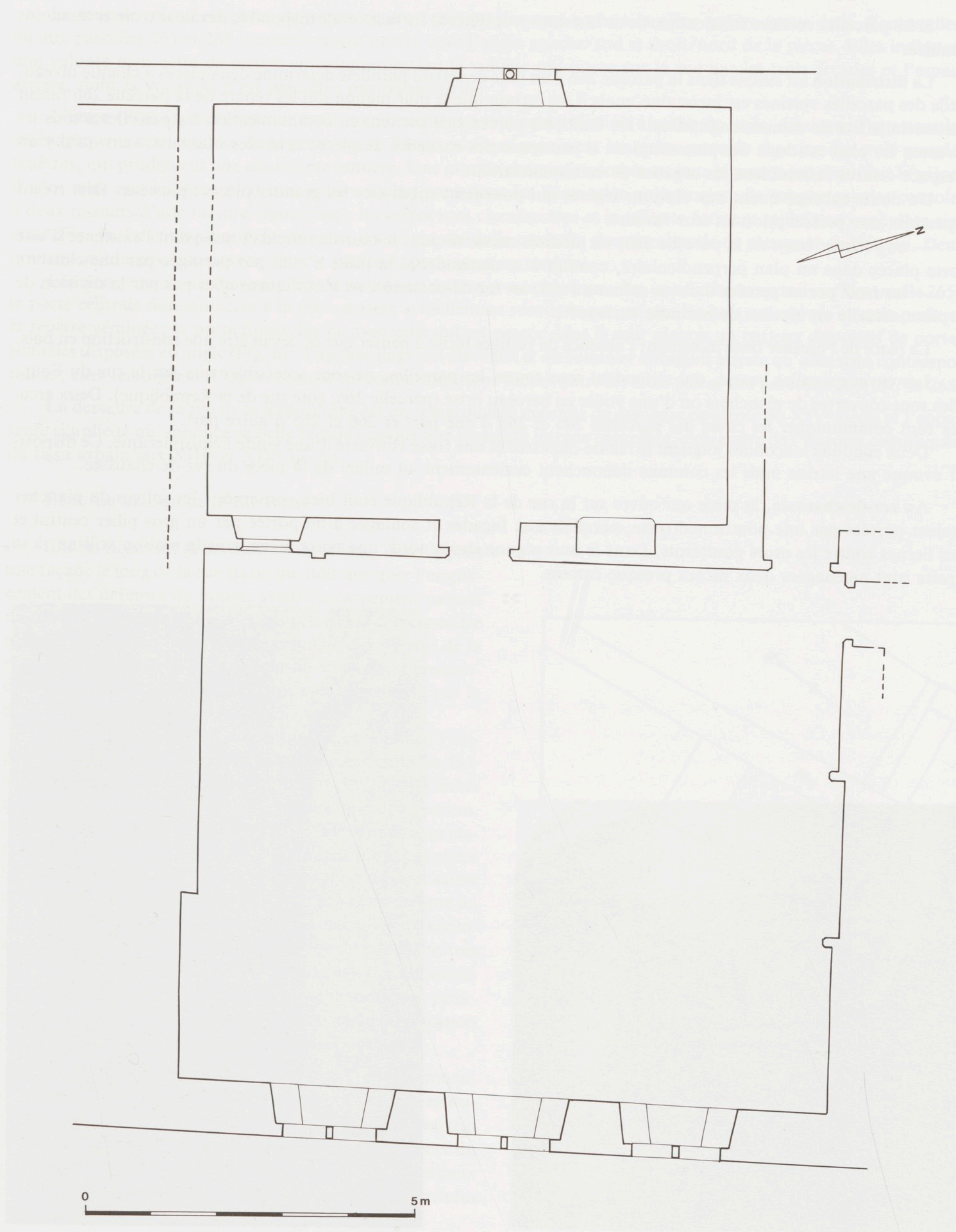


FIG. 4 — RUE DE LA REPUBLIQUE, PLAN RESTITUE DE L'ETAGE MEDIEVAL.



Si les parcelles voisines faisaient partie de la même propriété, la surface totale disponible devait se trouver au moins doublée.

La **distribution** est simple dans la parcelle 266 : un mur de refend parallèle détermine deux pièces à chaque niveau. Celle des parcelles voisines est incertaine, mais il est certain que le mur pignon qui les sépare de la parcelle 266 faisait également office de refend longitudinal. De multiples percements mettent en communication les parcelles à tous les niveaux. Le plan est donc des plus simples : il juxtapose des enfilades de pièces orientées ouest-est, sans qu'il y ait d'espace central rassemblant les organes de communication.

Un doute subsiste quant aux cloisons légères qui pouvaient subdiviser les grandes pièces ; plusieurs faits créent cependant une présomption en leur faveur :

- au premier étage de la parcelle 266, un piédroit conservé dans le mur de refend et indiquant l'existence d'une porte placée dans un plan perpendiculaire, conduit à se demander si la pièce n'était pas partagée par une cloison ;
- les trois portes percées dans ce même refend, au rez-de-chaussée, ne s'expliquent-elles pas par la division de la pièce actuelle en espaces de moindre surface ?

La place de l'**escalier** reste inconnue ; l'absence de vestiges incite à penser que ce devait être une construction en bois.

Les **caves** ou salles basses, qui s'étendent sous toutes les parcelles, ne sont accessibles que par la rue du Four ; elles sont couvertes de planchers ou d'une voûte en berceau brisé (parcelle 266, côté rue de la République). Deux arcades font communiquer les caves des parcelles 266 et 268 d'une part et 266 et 265 d'autre part.

Deux conduits maçonnés joignent le rez-de-chaussée et une fosse couverte d'une voûte hémisphérique. Ce dispositif évoque une latrine mais les conduits débouchent curieusement au milieu de la pièce du rez-de-chaussée.

Au **rez-de-chaussée**, la pièce qui ouvre sur la rue de la République était bien conservée : les solives du plancher étaient portées par une poutre maîtresse, parallèle aux façades et soulagée à mi-portée par un gros pilier central et des liernes contre les murs goutterots. Dans le mur pignon droit/nord, une porte mène dans la maison voisine ; à sa droite sont aménagées deux niches presque carrées.



FIG. 5 — RUE DE LA REPUBLIQUE, CONSOLE DE LA CHE-MINEE DE L'ETAGE (Cl. M. Scelles).

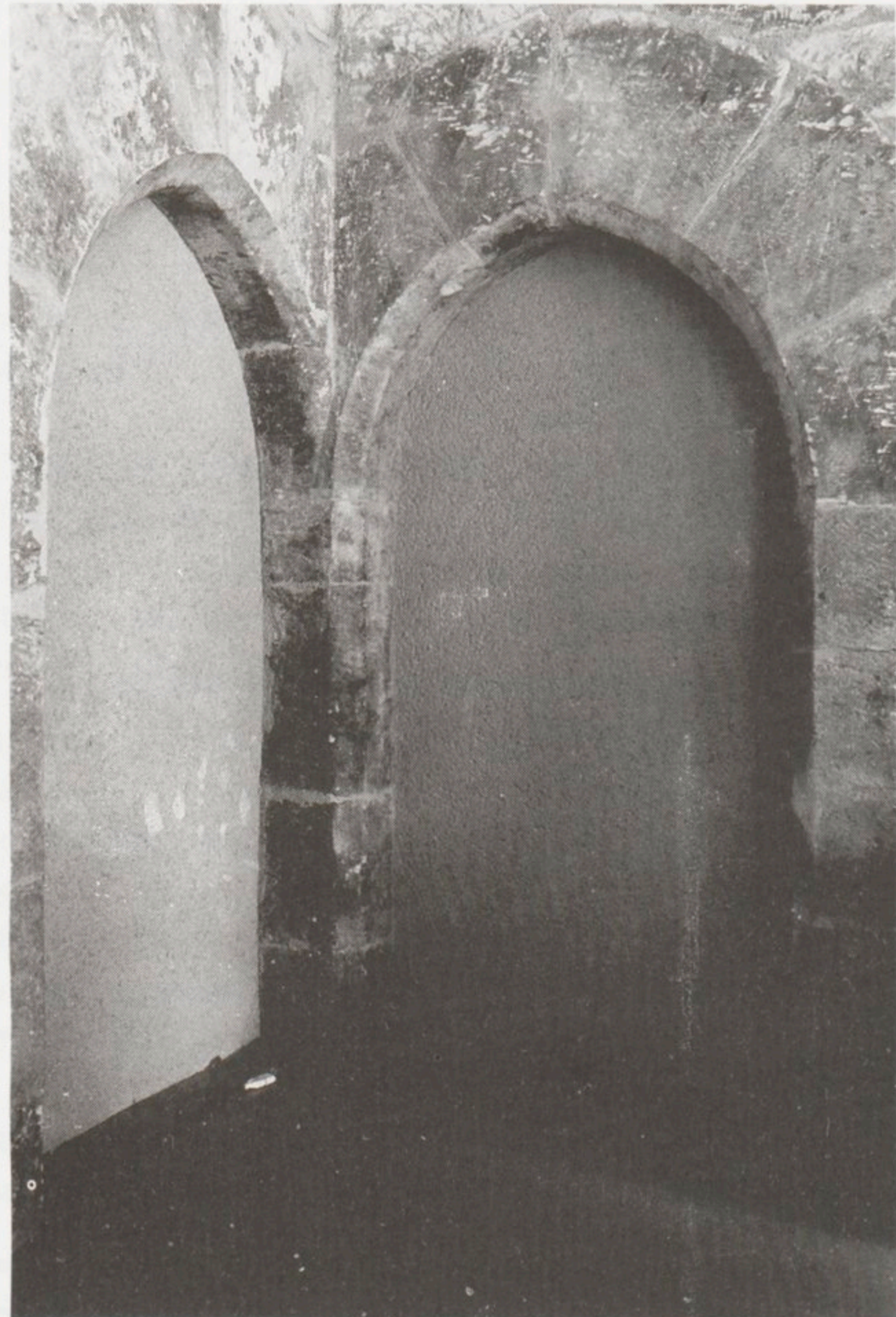


FIG. 6 — RUE DE LA REPUBLIQUE, PORTES JUMEELES DE L'ETAGE (Cl. P. Garrigou Grandchamp).



Le mur de refend est percé de portes en arc brisé qui donnent accès à la pièce arrière (pour deux d'entre elles) ou aux parcelles 265 et 268 (respectivement portes dans l'angle gauche/sud et droit/nord de la pièce). Elles indiquent une volonté bien nette de mettre en communication le volume qui ouvre sur la rue par les trois arcades et l'espace arrière, dont la vocation n'est peut-être pas résidentielle.

L'**étage** (Fig. 4), en revanche, avait manifestement avant tout vocation à servir de logis, ainsi que l'attestent les aménagements confortables de la pièce avant. Des coussièges garnissent les embrasures de chacune des trois grandes fenêtres, qui prodiguent une abondante lumière. Une grande cheminée adossée au mur pignon nord chauffait la pièce ; il n'en reste que les deux piédroits, piliers à cinq pans dont les bases sont polygonales ; ils supportent des consoles à deux ressauts d'une facture vigoureuse : les arêtes sont chanfreinées et la tablette formant tailloir est orné d'un rinseau (Fig. 5). Le contre-cœur est composé d'une grande dalle posée de chant, entourée de pierres et de briques. Deux poutres moulurées, conservées dans le plafond, paraissent en remploi.

Les trois percements ménagés dans le mur de refend, sont murés : à gauche, une fenêtre, ouvrait sur la parcelle 265 ; la porte centrale donnait accès à la pièce arrière actuellement recoupée par un pan-de-bois qui obture et cette porte et la fenêtre géminée ; la porte droite forme avec celle qui est percée dans le mur pignon un curieux dispositif de portes jumelles disposées en angle (Fig. 6) : l'appareillage des claveaux et du sommier commun atteste qu'elles sont contemporaines ; elles témoignent d'une recherche de communications faciles entre les trois pièces des parcelles 266, 267 et 268.

La demeure de la rue de la République est un remarquable exemple de demeure opulente du XIV<sup>e</sup> siècle et l'apparente simplicité qu'annonce sa belle façade masque une structure interne complexe, expressive de l'histoire compliquée du tissu urbain aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles.

### III.2. La maison de la rue Basse

Elle est située sur la bordure est du village, développant une façade le long de la rue Basse qui doit marquer l'emplacement des défenses du bourg, avant l'escarpement naturel du terrain. Les quatre parcelles qui pouvaient correspondre à l'édifice médiéval forment un rectangle qui s'étend de la rue Mazel à la rue Basse. Seule la partie orientale, correspondant aux parcelles 113 et 116 regroupées récemment par le propriétaire actuel, a été étudiée.

Cette partie de l'édifice constitue un ensemble à l'origine homogène, dont la façade exprime encore l'unité. Sa division, qu'il faut peut-être placer au XVII<sup>e</sup> siècle (30), semble avoir entraîné une modification complète de la distribution, tandis que les niveaux étaient conservés, à l'exception du plafond de l'étage qui a été abaissé. Les travaux n'ont pas altéré l'essentiel des structures médiévales qu'il est donc possible de reconstituer. Seules celles-ci ont été prises en compte au cours de l'étude de la maison. En outre, l'analyse archéologique des maçonneries n'a pu être menée que de façon très inégale, certains murs ayant été mis à nu alors que d'autres restaient enduits. Des observations complémentaires pourront donc être faites à l'occasion des travaux de rénovation qui sont envisagés.

La **façade principale** (Fig. 8, 10) conserve suffisamment de vestiges pour qu'il soit possible de proposer une restitution quasi-complète de son état d'origine. Sa composition traduit la structure interne du bâtiment, révélant la présence du mur de refend perpendiculaire qui partage la maison en deux parties inégales. Au rez-de-chaussée, deux grandes arcades

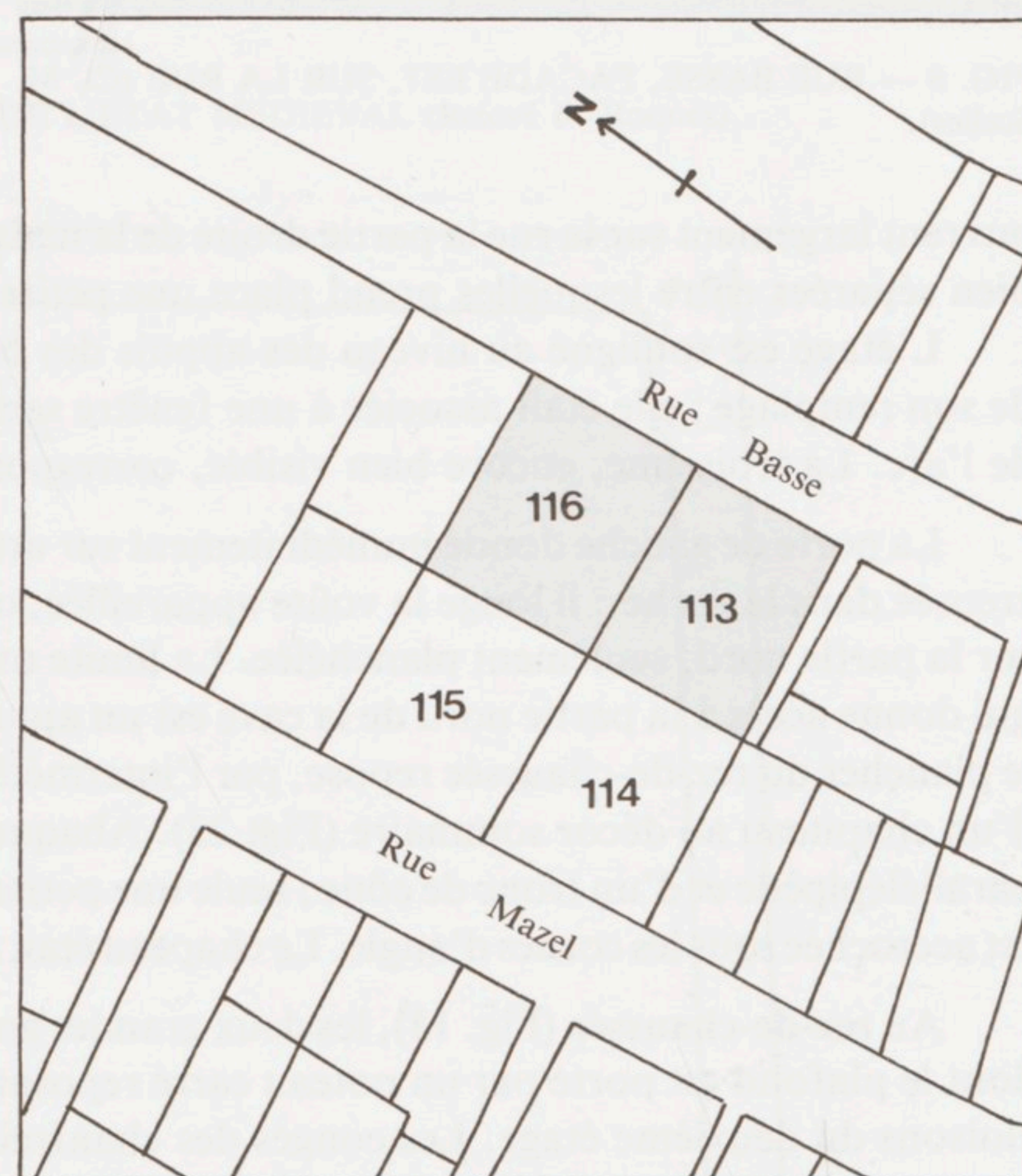


FIG. 7 — RUE BASSE, PLAN DE SITUATION.

(30) Cette datation n'est qu'une estimation immédiate reposant sur la forme de la cheminée du rez-de-chaussée, des congés des chanfreins.





FIG. 8 — RUE BASSE, FAÇADE EST, SUR LA RUE (Cl. M. Scelles).



FIG. 9 — RUE BASSE, ELEVATION SUD SUR L'IMPASSE (Cl. M. Scelles).

ouvrent largement sur la rue la partie droite de la maison ; à gauche, deux arcades plus petites correspondent à des portes bien séparées entre lesquelles prend place une petite baie rectangulaire.

L'étage est souligné au niveau des appuis des baies par un cordon régissant. Seule une baie a conservé une partie de son remplage ; elle était associée à une fenêtre semblable dont subsistent seulement, à droite, le piédroit et le départ de l'arc. La troisième, encore bien visible, correspond à la partie gauche de la maison.

La porte de gauche donne immédiatement sur un escalier droit en pierre qui descend à la **cave** (Fig. 12) partiellement creusée dans la roche : il longe la voûte appareillée, en arc brisé, qui couvre la partie sud. Elle était entièrement ouverte sur la partie nord, seulement planchée. La limite orientale de la voûte correspond au mur de refend. L'escalier actuel qui donne accès à la partie nord de la cave est un ajout qui correspond à la division de la maison. La poutre qui soutient le plancher du rez-de-chaussée repose, par l'intermédiaire d'un chapeau de bois, sur une colonne à tambours surmontée d'un chapiteau au décor sommaire (Fig. 23). Abaque et corbeille juxtaposent presque sans transition les volumes d'un parallélépipède et d'un tronc de cône ; seule une petite feuille lancéolée dont la nervure est marquée par un rang de perles est accrochée sous les cornes d'angle. Le chapeau était renforcé par des aisseliers calés sur le bandeau saillant de la colonne.

Au **rez-de-chaussée** (Fig. 13), les deux grandes arcades de la partie nord correspondent aujourd'hui à une vaste salle dont le plafond est porté par un poteau carré reposant sur la colonne de la cave ; un poteau semblable est pris entre les cloisons du deuxième étage. Les congés des chanfreins qui en abattent les angles laissent penser que les deux poteaux sont anciens mais confirment également qu'ils sont en relation avec les niveaux actuels. Ils n'appartiennent donc pas à l'état d'origine, qu'ils reproduisent peut-être cependant. C'est ce que peut laisser supposer la colonne élevée dans la cave, bien que la largeur de la pièce (7 m) ne rende pas absolument nécessaire un support central.

L'enduit qui recouvre les murs empêche de savoir si une porte donnait accès à ce niveau au corps de bâtiment arrière (actuelle parcelle 114). Une porte ménagée dans le mur de refend permettait de gagner la partie sud du rez-de-chaussée. C'est là que se trouvaient les deux escaliers conduisant à la cave et à l'étage. Sur le mur arrière, un arc muni d'une feuillure extérieure correspond probablement à une porte commandant l'accès au niveau de soubassement de l'actuelle parcelle 114.

La seconde porte de la façade, placée contre le mur de refend, ouvrait directement, comme aujourd'hui, sur l'escalier



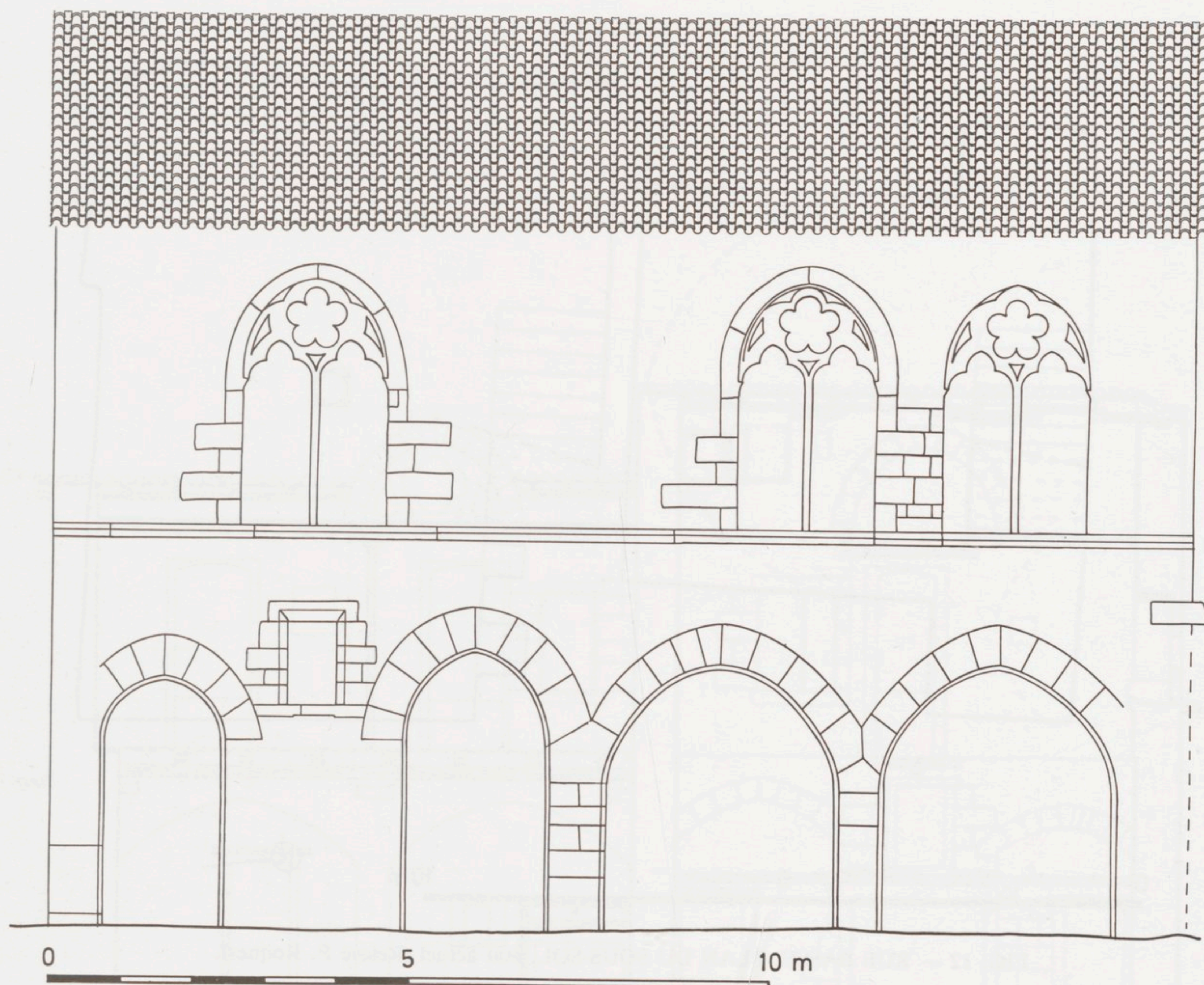


FIG. 10 — RUE BASSE, FAÇADE EST, RESTITUTION DE L'ETAT MEDIEVAL (Relevé P. Roques).

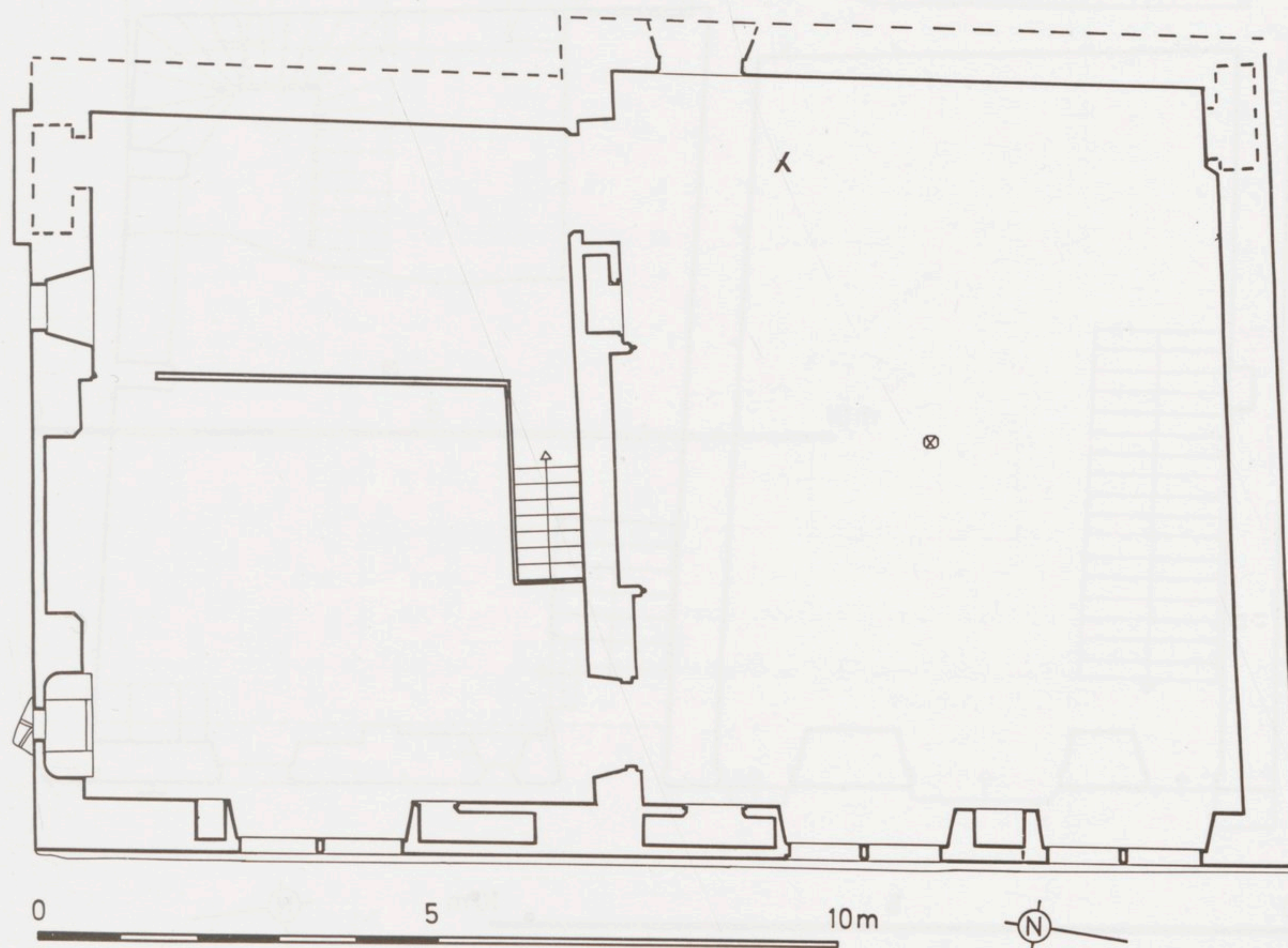


FIG. 11 — RUE BASSE, PLAN RESTITUE DE L'ETAGE MEDIEVAL (Relevé P. Roques).



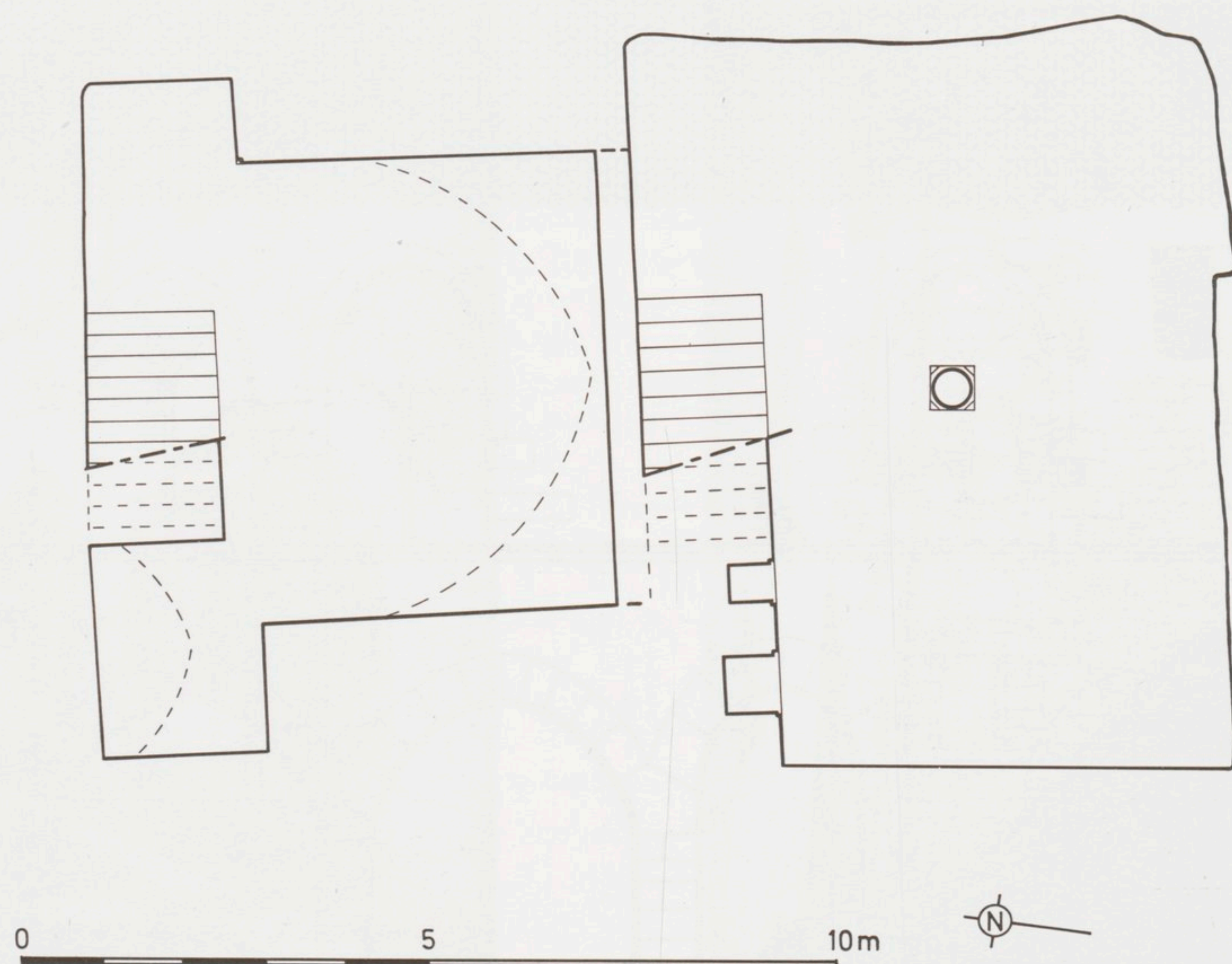


FIG. 12 — RUE BASSE, PLAN DU SOUS-SOL, état actuel (Relevé P. Roques).

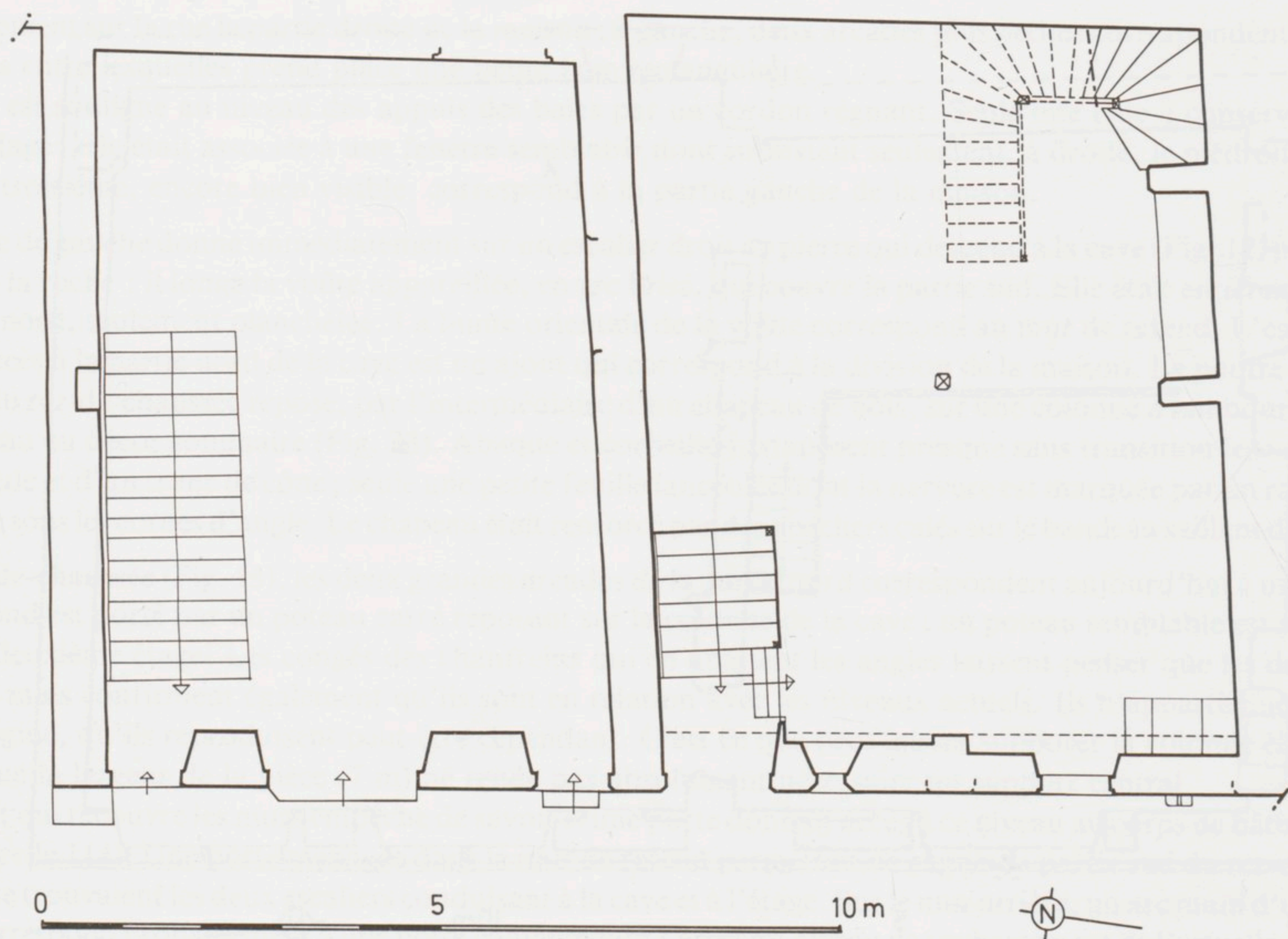


FIG. 13 — RUE BASSE, PLAN DU REZ-DE-CHAUSSEE, état actuel (Relevé P. Roques).





FIG. 14 — RUE BASSE, COUPE NORD-SUD ET ELEVATION INTERIEURE DU MUR EST, état actuel (Relevé P. Roques).



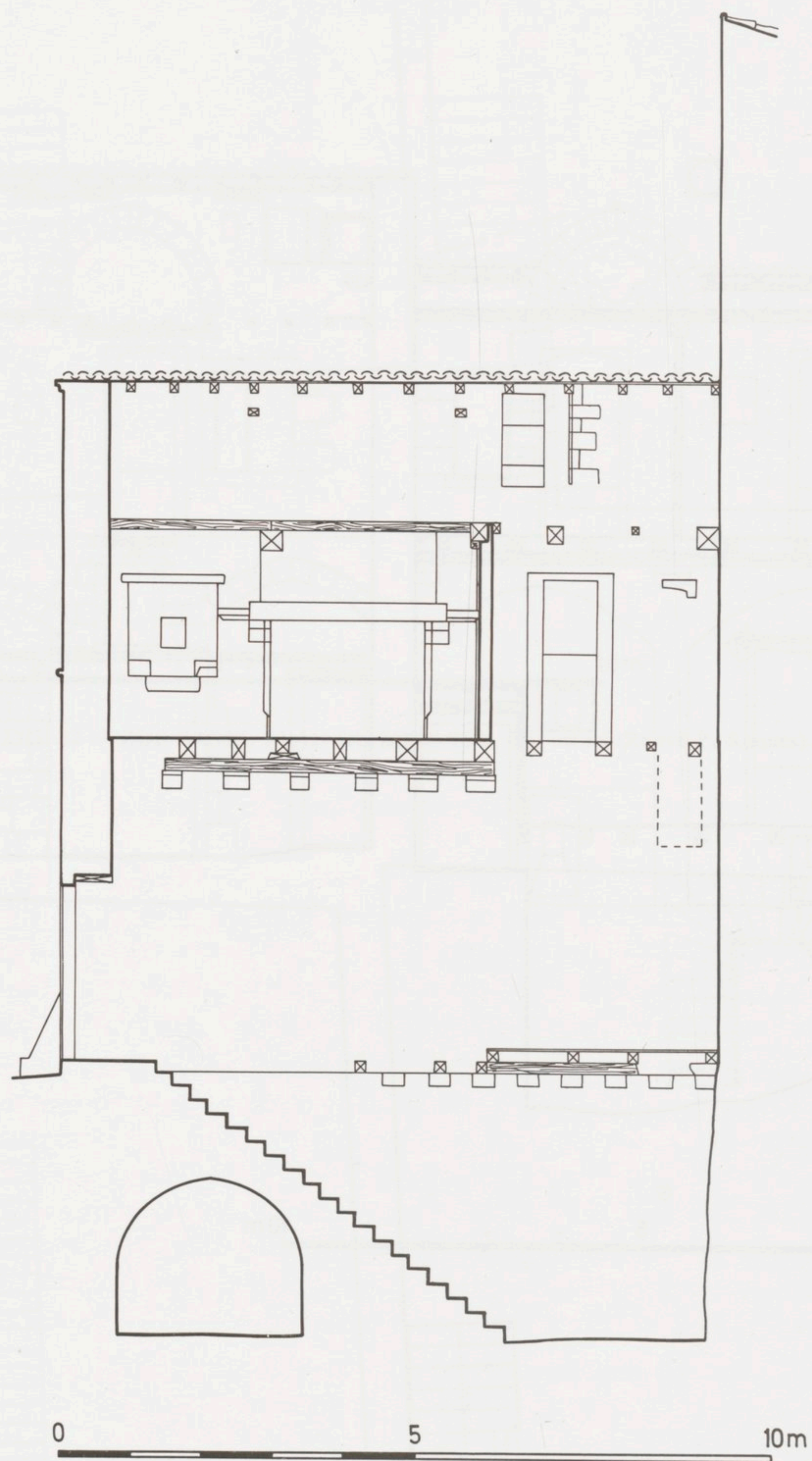


FIG. 15 — RUE BASSE, COUPE EST-OUEST ET ELEVATION INTERIEURE DU MUR SUD, état actuel (Relevé P. Roques).



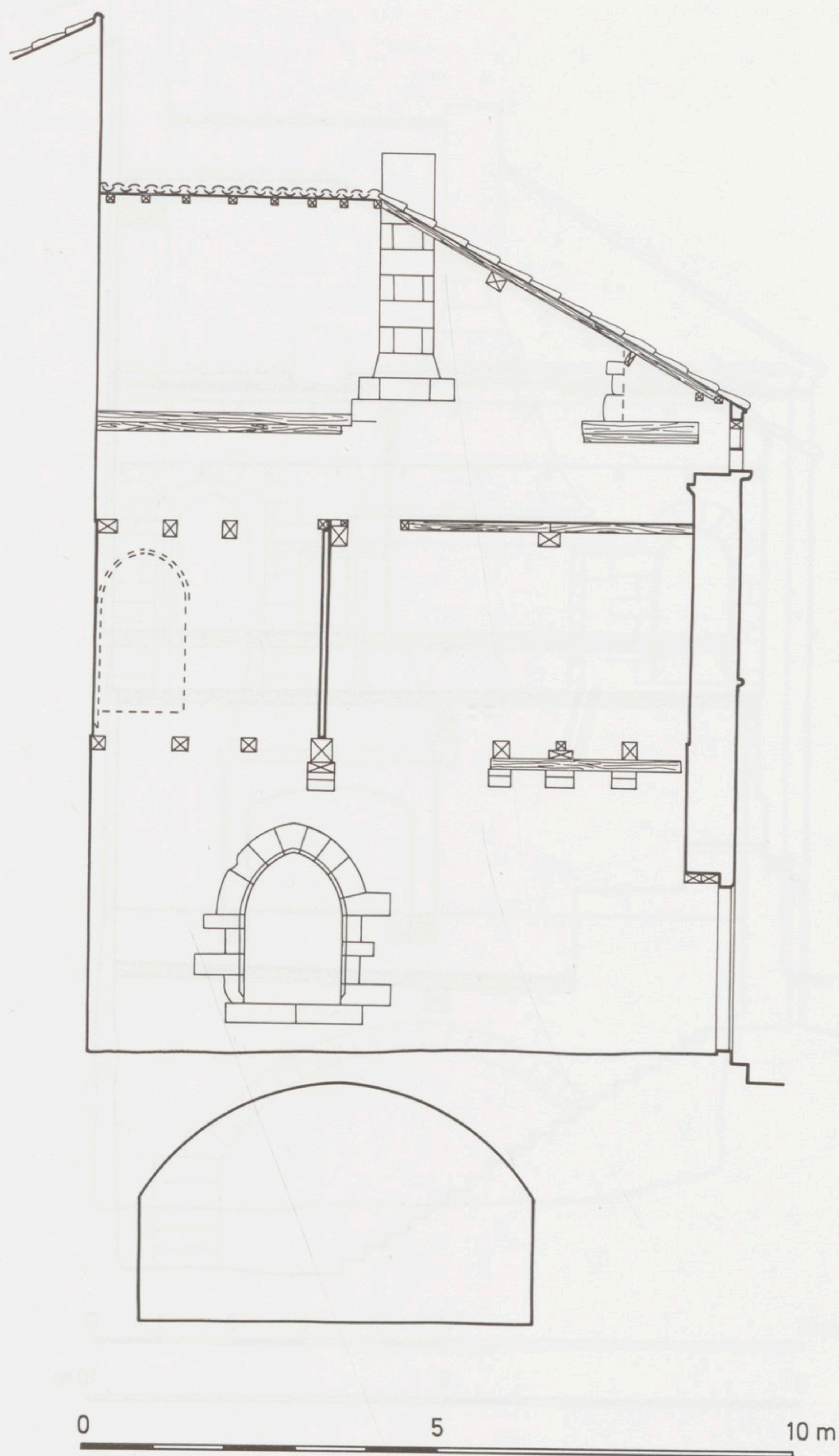


FIG. 16 — RUE BASSE, COUPE EST-OUEST ET ELEVATION SUD DU MUR DE REFEND, état actuel (Relevé P. Roques).



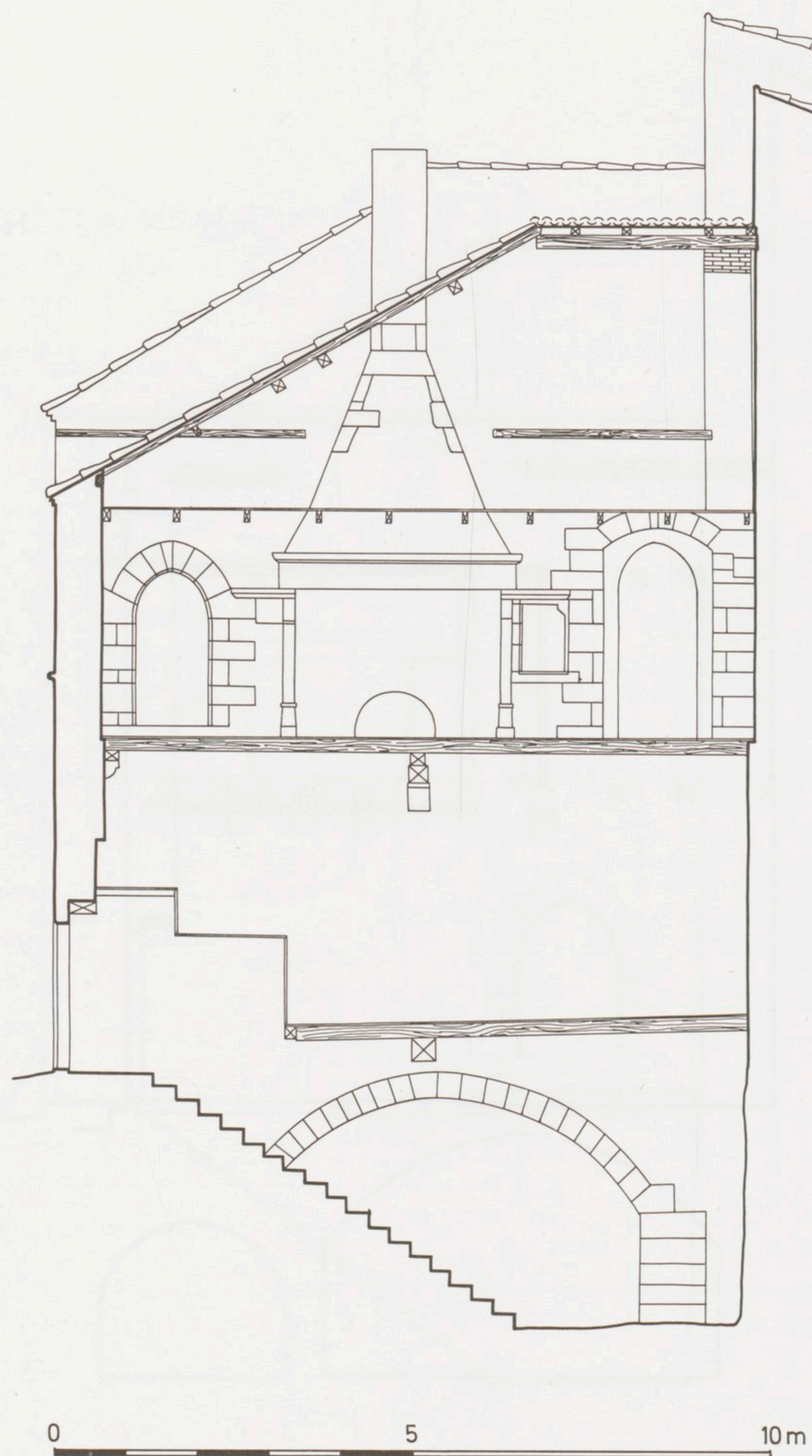


FIG. 17 — RUE BASSE, COUPE EST-OUEST ET ELEVATION NORD DU MUR DE REFEND, état actuel (Relevé P. Roques).



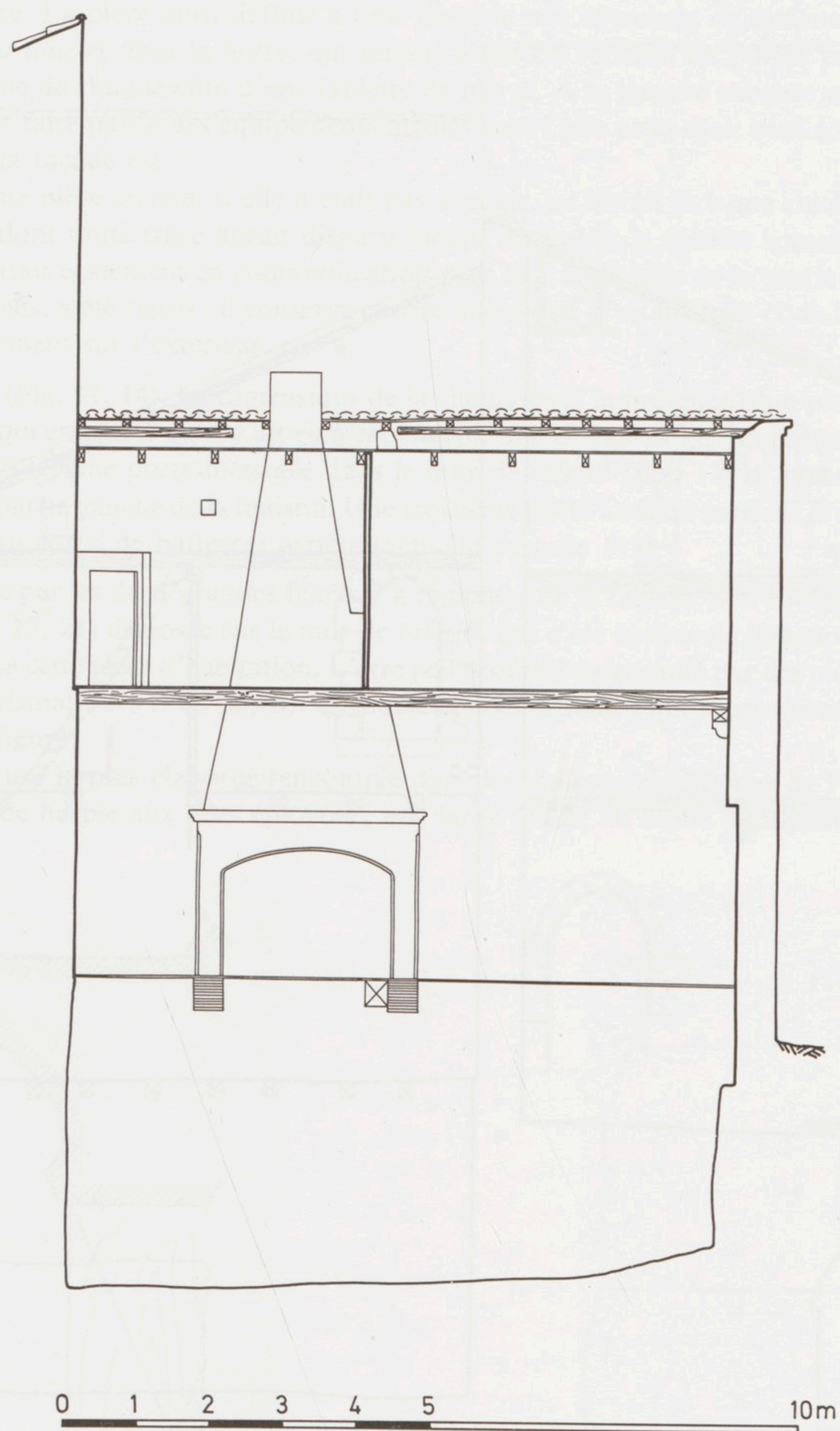


FIG. 18 — RUE BASSE, COUPE EST-OUEST ET ELEVATION INTERIEURE DU MUR NORD, état actuel (Relevé P. Roques).



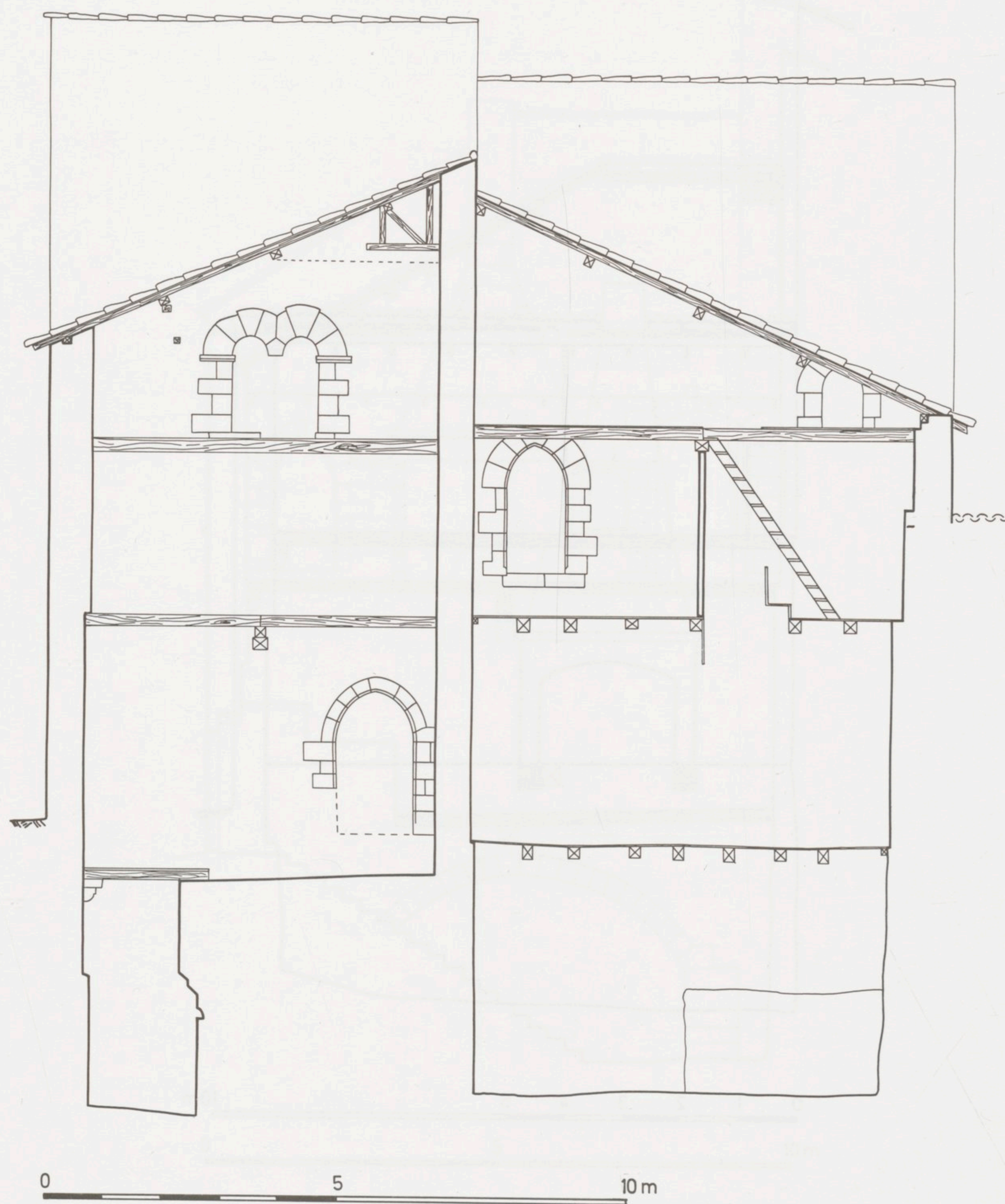


FIG. 19 — RUE BASSE, COUPE NORD-SUD ET ELEVATIONS EST des parcelles 114-115, état actuel (Relevé P. Roques).



qui montait à l'étage (Fig. 11). L'emplacement de l'escalier médiéval nous est en effet signalé par l'interruption du rang de corbeaux là où il arrivait à l'étage (Fig. 16). Il s'agissait sans doute d'un escalier droit en bois.

L'étage de la partie sud de la maison était divisé, probablement de la même manière qu'aujourd'hui, par une cloison en pan-de-bois. Celle-ci s'accroche au sud à un épaississement du mur dont l'angle porte une feuillure qui devait correspondre à une porte. La pièce ainsi définie à l'est possède une cheminée de dimensions modestes, entièrement prise dans l'épaisseur du mur et dont la hotte, qui semble avoir été rebâtie, est portée par deux paires de corbeaux superposés ; elle est munie de chaque côté d'une tablette de pierre. A sa gauche subsiste un évier qui, même s'il a été partiellement refait, peut faire partie des équipements médiévaux. Cette pièce était bien éclairée par l'une des grandes fenêtres à remplage de la façade est.

En revanche, la petite pièce arrière, si elle n'était pas aveugle, ne devait être que chichement éclairée par un jour percé dans le mur sud, dont toute trace aurait disparu lorsqu'on établit la fenêtre actuelle. Il s'agissait d'un espace annexe qu'une porte mettait également en communication avec la grande salle de la partie nord de la maison. Le mur sud (Fig. 11, 15), plus épais, a été repris ; il conserve encore une partie d'un piédroit et du linteau de la porte des latrines, bâties en encorbellement sur l'extérieur.

Dans la partie nord (Fig. 11, 14), les dimensions de la cheminée et la présence d'un placard dans le trumeau entre les fenêtres à remplage, qui empêche qu'il y ait eu à cet endroit une cloison, sont des arguments en faveur d'une pièce unique. A chaque extrémité, une porte ménagée dans le mur de refend (Fig. 17) la mettait en communication avec chacune des pièces de la partie gauche de la maison. Une troisième porte au seuil surélevé d'une soixantaine de centimètres a pu donner accès au corps de bâtiment arrière (actuelle parcelle 115).

La salle était éclairée par les deux grandes fenêtres à remplage de la façade. Son équipement principal réside dans la grande **cheminée** (Fig. 17, 21) disposée sur le mur de refend, qui a été conservée intacte et dont la qualité témoigne d'un certain luxe apporté à cette pièce d'habitation. L'âtre peu profond est encadré par des piédroits au profil en amande, reposant sur des bases prismatiques (Fig. 20, B). Les tablettes débordantes qui soutiennent le linteau sont placées sur deux corbeaux à décor figuré.

Il s'agit de la sculpture la plus élaborée rencontrée dans les maisons médiévales de Puylaroque. Le corbeau de gauche (Fig. 22) porte une harpie aux ailes déployées ; une large feuille au limbe ondoyant sépare sa tête du tailloir ;

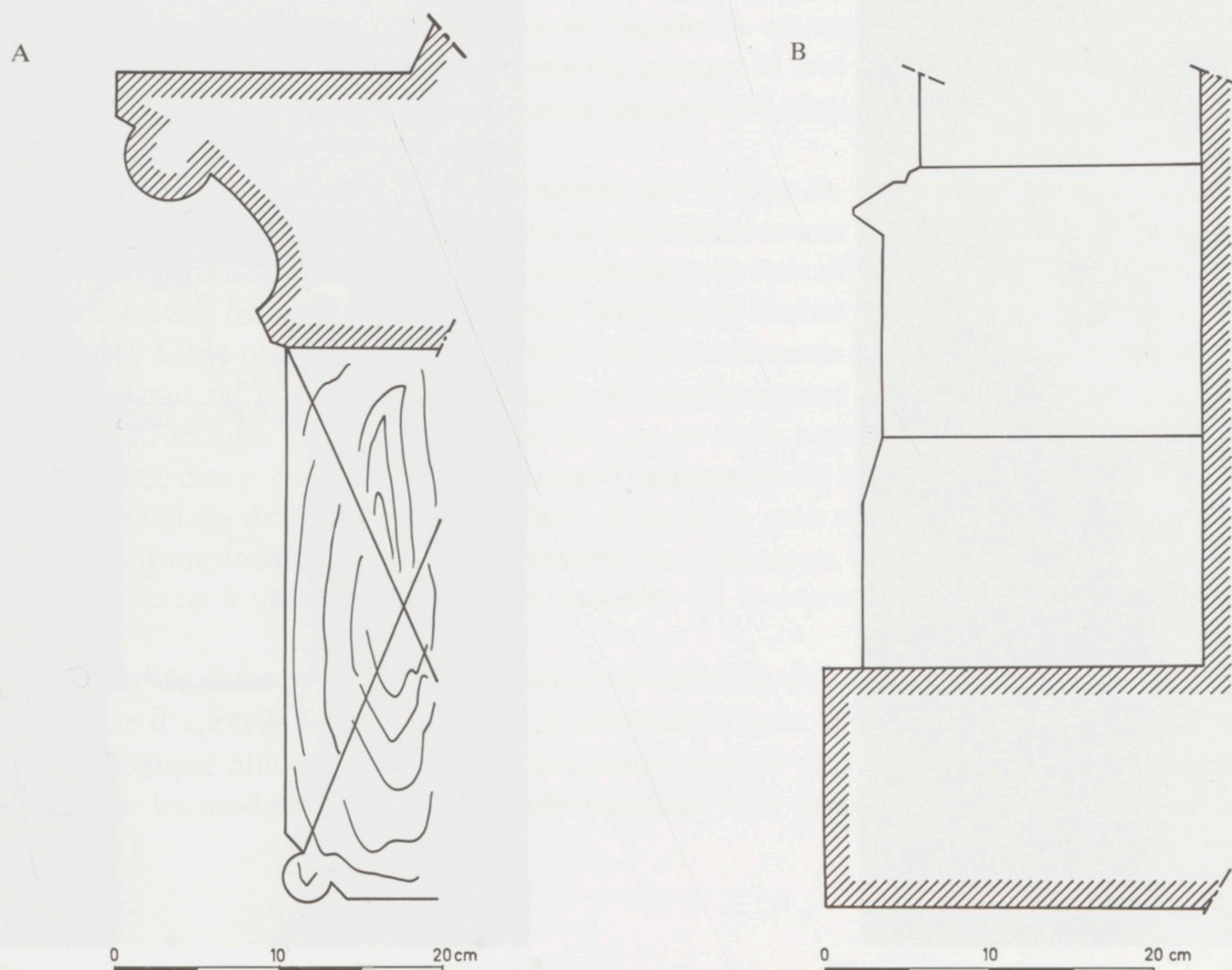


FIG. 20 — RUE BASSE, PROFILS DU LINTEAU (A) ET D'UNE BASE (B) DE LA CHEMINEE de la pièce nord de l'étage (Relevé P. Roques).





FIG. 21 — RUE BASSE, CHEMINEE DU PREMIER ETAGE, pièce nord (Cl. M. Scelles).



FIG. 22 — RUE BASSE, HARPIE DE LA CONSOLE GAUCHE DE LA CHEMINEE DU PREMIER ETAGE (Cl. M. Scelles).



FIG. 23 — RUE BASSE, PILIER DU SOUS-SOL (Cl. M. Scelles).



seul le visage encadré d'une chevelure aux boucles souples est détaillé. Sur le corbeau de droite est figuré un personnage dont le corps à peine ébauché s'adapte à la forme du support ; la main gauche est posée sur la poitrine tandis que le bras retourné amène la droite sur une feuille placée à côté de la tête, semblable à celle de la harpie. Des traces de couleur subsistent sur la sculpture.

Le linteau est une importante pièce de bois dont la face extérieure forme un angle obtus avec une arête médiane ; une baguette orne le bord inférieur alors qu'une corniche en pierre, très saillante et moulurée, le couronne en le séparant de la hotte pyramidale (Fig. 20, A).

Les autres équipements sont des niches et placards de part et d'autre des fenêtres et de la cheminée. D'autres placards pouvaient également se trouver sur le mur nord en grande partie rebâti. En outre, un épaississement du mur dans l'angle nord-ouest de la pièce pouvait correspondre à des latrines ; la porte qui subsiste, couverte d'un linteau et munie d'une feuillure extérieure, est aujourd'hui murée.

Les socles d'une quinzaine de centimètres de haut sur lesquels reposent les bases des piédroits de la cheminée et la hauteur des seuils des portes indiquent que le plancher était recouvert par un sol probablement constitué d'un dallage de pierre ou de brique posé sur une forme.

Pour les parties hautes de la maison, les vestiges n'en permettent qu'une restitution partielle et bien hypothétique. Ainsi les poutres de rive visibles dans le mur de refend (Fig. 16-17) ont-elles pu recevoir celles des plafonds de l'étage, qui auraient été placées au ras de l'embrasure des fenêtres. Aucune trace de ces poutres ne subsiste toutefois sur les murs ; il faudrait alors considérer que les maçonneries en moellons de la partie supérieure du mur de refend, de part et d'autre du conduit de la cheminée, correspondent à un remaniement. Avec un mur goutterot sur la rue Basse, la couverture ne pouvait être qu'un grand toit en appentis.

La partie étudiée de l'édifice apparaît ainsi comme un corps de bâtiment unique appuyé sur l'arrière des deux maisons longeant la rue Mazel. L'absence de cour — puisque le plancher qui couvre l'escalier descendant à la cave empêche d'en situer une à cet endroit — implique que les pièces aient été peu éclairées sur l'arrière. Les deux grandes arcades ouvraient largement sur la rue un espace utilitaire à usage commercial ou artisanal. La fonction de la partie gauche du rez-de-chaussée semble moins bien définie. Le logis se trouve à l'étage, avec principalement une grande salle munie d'une cheminée et une pièce de service ou cuisine que les fenêtres à remplage ne différencient pas en façade.

La **circulation** se fait à partir de la rue avec un accès direct pour le rez-de-chaussée et par deux escaliers pour la cave et l'étage, que commandent deux portes en façade. A cet endroit, l'indépendance des différentes parties ne semblent pas avoir été assurée par des cloisonnements puisque le seul jour aménagé en façade est situé entre les deux portes. Aux deux niveaux, les pièces communiquent toutes entre elles, grâce aux portes établies dans le mur de refend ou, à l'étage, dans la cloison de la partie sud.

Deux portes, une à chaque niveau, apparaissent sur le mur de fond (Fig. 19) qui est le mur arrière des deux bâtiments voisins (parcelles 114-115) ; une fenêtre à colonnette et une baie simple murées prouvent que ces élévations sont antérieures au corps de bâtiment oriental, comme le sont sans doute aussi les deux portes puisque leurs encadrements ne révèlent aucune trace de reprise. Celles-ci furent-elles encore utilisées après la construction du nouveau corps de bâtiment à l'est ? Seule une analyse des mortiers des comblements permettraient d'en décider. Par ailleurs, le sens d'ouverture du battant de la porte donnant accès au soubassement de la parcelle 114 n'implique aucune relation entre les deux constructions, celle-ci ayant très bien pu se faire vers l'extérieur dès l'origine. On ne peut non plus tirer argument de l'étroite « chambre » (des latrines ?) aménagée au sommet du mur sud (Fig. 9) et qui n'était accessible qu'à partir de l'étage de la parcelle 114. Cette disposition peut résulter d'un accord passé entre deux propriétaires voisins, réservant un droit de jour et d'écoulement sur l'impasse. Nous sommes ainsi dans l'incapacité de décider si nous avons affaire ici à un regroupement de parcelles où le nouveau bâtiment se serait agrégé des constructions antérieures.

Rien ne permet de dater avec quelque certitude le bâtiment de la parcelle 115. Celui de la parcelle 114 peut être daté du XIII<sup>e</sup> siècle d'après la forme de la baie à colonnette, dont le chapiteau disparu aurait probablement apporté un repère chronologique plus précis. Quant à la construction la plus récente, qu'il nous a été possible d'étudier, le remplage des baies, les modénatures de la grande cheminée et le décor sculpté de ses consoles indiqueraient le début du XIV<sup>e</sup> siècle (31).

(31) La datation pourrait être précisée par des analyses de dendrochronologie à partir du linteau de la grande cheminée et des poutres attribuables à la construction d'origine.



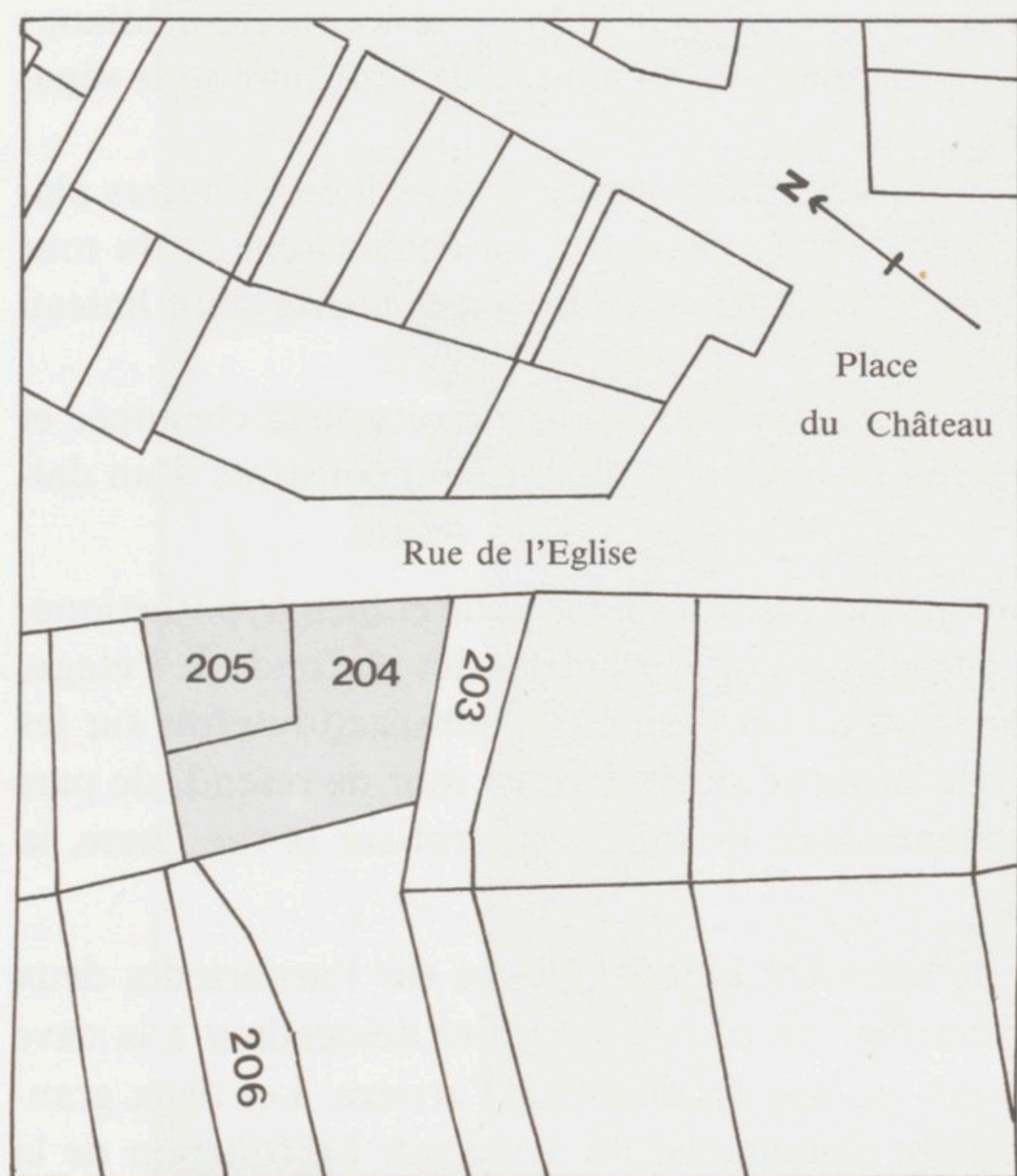


FIG. 24 — RUE DE L'EGLISE, PLAN DE SITUATION.

### III.3. La maison de la rue de l'Eglise

Elle s'inscrit dans une série continue de maisons qui forment la bordure sud-ouest de l'agglomération. Sa façade regarde vers le nord-est et longe la rue qui descend de l'église à la place du Château. Un niveau de soubassement rattrape la dénivellation du terrain.

Une suite de quatre arcades (Fig. 25), puis les vestiges des baies du premier étage, permettent d'identifier le corps de bâtiment médiéval actuellement divisé en deux parcelles (parcelles 204 et 205). L'étude de la parcelle 205 a été motivée par des travaux qui avaient mis au jour les maçonneries médiévales et l'escalier d'origine qui en est l'élément exceptionnel. Elle a été complétée par celle de la parcelle 204, où l'état du bâtiment n'autorisait qu'un examen très général des structures du XIV<sup>e</sup> siècle. Par chance, les combles actuels correspondant à l'étage de la maison médiévale ont apporté l'essentiel des informations manquantes.

L'ensemble du bâtiment est construit en pierre de taille de moyen appareil. Ici, toutefois, les têtes sont grossièrement dressées, la taille fine au ciseau étant réservée aux encadrements des baies. Les pierres de grand appareil forment parpaing et correspondent aux parois des placards et de l'escalier. Sur la façade, quatre trous de boulins, sur cinq, subsistent entre les arcades du rez-de-chaussée et le cordon de l'étage.

La **façade** (Fig. 25-26) présente quatre arcades en rez-de-chaussée (32) dont une plus étroite que les autres, celle de droite, que nous identifions comme une porte. Le chanfrein de celle-ci descend jusqu'au seuil. Au contraire, les chanfreins des grandes arcades voisines s'achèvent sur un congé placé sur la deuxième assise conservée du piédroit et des piliers. Au-dessous, les maçonneries ont été reprises à différentes époques pour y établir des portes ; elles n'offrent néanmoins aucune trace de parement en pierre de taille et nous sommes en droit de supposer qu'il y avait là un escalier qui, rattrapant la dénivellation de la rue, permettait d'accéder au rez-de-chaussée.

L'étage comportait une série de quatre fenêtres séparées par des trumeaux. Deux sont presque entièrement conservées, alors que de celles de droite ne subsistent que des vestiges : deux piédroits, une partie des arcs des embrasures intérieures et du remplage. Il s'agit de baies de petite dimension divisées en deux lancettes à intrados trilobé et couvertes par des linteaux (33).

Les élévations latérales sont prises dans les constructions voisines. Il n'en allait sans doute pas de même au moyen âge. Le chanfrein de l'angle est de la façade sur la rue de l'Eglise prouverait que l'étroite parcelle 203 était alors libre ; ainsi, les piédroits qui apparaissent dans la cave sur la partie gauche du mur est, et les fissures de l'enduit au rez-de-chaussée, pourraient correspondre à une arcade. Quant à l'élévation latérale nord-ouest, nous verrons plus loin qu'il y a des arguments pour qu'elle ait été libre de toute construction mitoyenne.

A moitié enduite, l'élévation postérieure est difficilement analysable. Les traces visibles à l'intérieur confirment cependant qu'elle était très peu ouverte, ceci en raison de la situation de la maison qui la fait participer à la défense du bourg. Trois petites baies rectangulaires, aux encadrements chanfreinés, sont conservées sur la partie de l'élévation correspondant à la parcelle 205 : une éclairait le niveau de soubassement, deux autres le rez-de-chaussée et l'escalier descendant à la cave. Pour la parcelle 204, un arc brisé conservé à l'étage devait appartenir à un évier ou des latrines plutôt qu'à une baie.

Le sous-sol est accessible à partir du rez-de-chaussée par un **escalier** droit pris dans l'épaisseur du mur nord-ouest

(32) La deuxième arcade à partir de la droite a été l'objet d'une mauvaise réfection qui n'a pas respecté le tracé originel de l'arc.

(33) Les quatre pierres de taille disposées au-dessus de l'une des fenêtres sont probablement dues au remaniement de la partie haute de la façade.





FIG. 25 — RUE DE L'EGLISE, FAÇADE NORD-EST, SUR LA RUE (Cl. J.-F. Peiré).

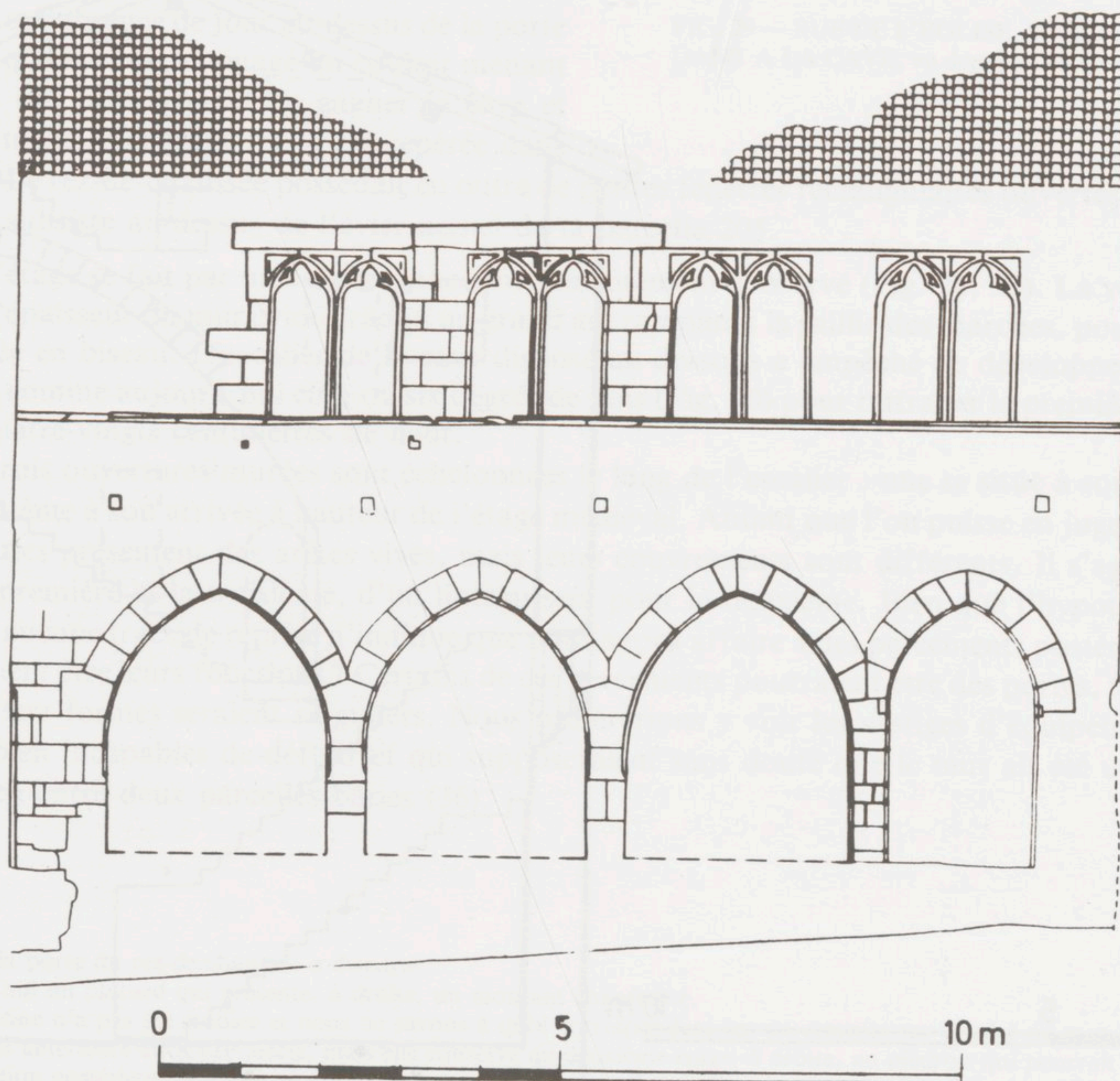


FIG. 26 — RUE DE L'EGLISE, FAÇADE NORD-EST, RESTITUTION DE L'ETAT MEDIEVAL (Relevé P. Roques).



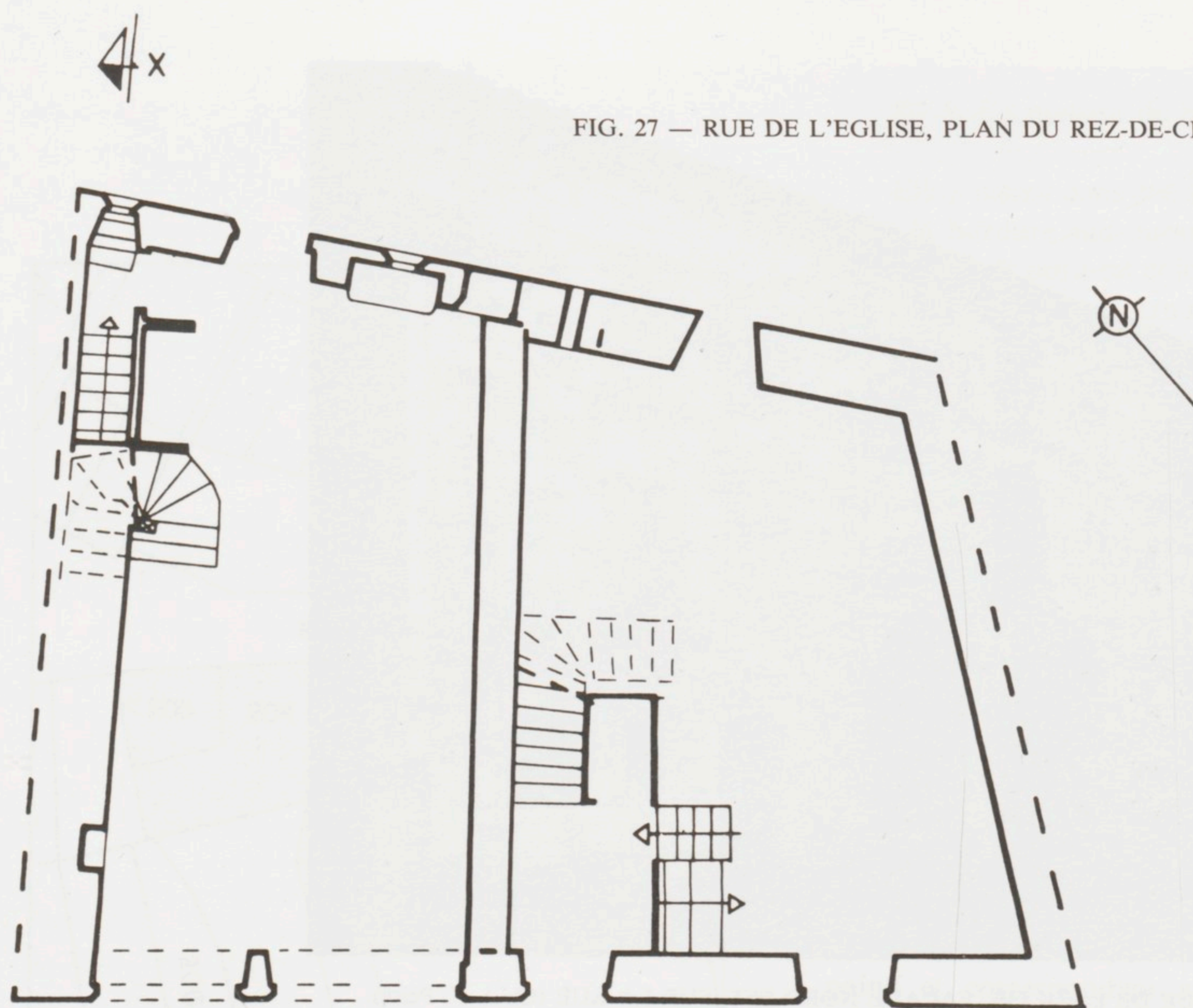


FIG. 27 — RUE DE L'EGLISE, PLAN DU REZ-DE-CHAUSSEE, état actuel (Relevé P. Roques).

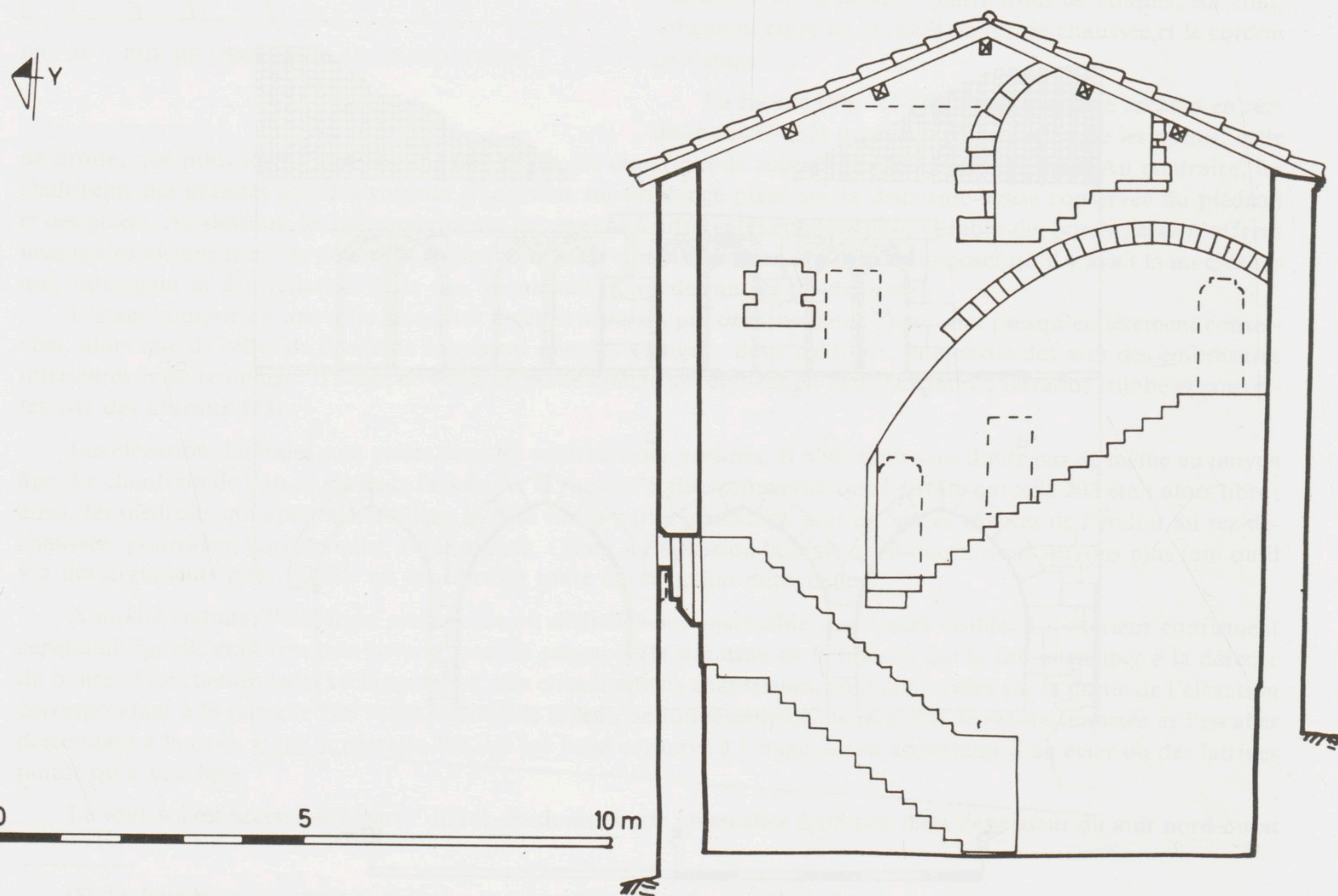


FIG. 28 — RUE DE L'EGLISE, COUPE SUR L'ELEVATION INTERIEURE NORD-OUEST, état actuel (Relevé P. Roques).



(Fig. 28-29). Son couvrement est assuré par des dalles déladées. Les deux petites portes à linteau (34) du rez-de-chaussée et du sous-sol présentent une feuillure destinée à un vantail. L'éclairage se fait par la petite baie ébrasée de l'élévation postérieure mentionnée ci-dessus.

La **cave** est aujourd'hui cloisonnée, un mur marquant la séparation des deux parcelles, un autre, perpendiculaire, divisant la parcelle 205. Celui-ci englobe un pilier octogonal surmonté d'un gros chapiteau parallélépipédique dont les angles inférieurs sont abattus en une feuille d'eau sommaire. En raison des dimensions du bâtiment (11,90 m de largeur et 9 m de profondeur dans-œuvre pour les plus grandes dimensions), un pilier, ou peut-être deux, était nécessaire pour soutenir les poutres du plancher du rez-de-chaussée.

La surélévation du **rez-de-chaussée** (Fig. 27) exigeait un escalier qui devait empiéter assez largement sur la rue ; de quelques marches à droite, il devait atteindre une hauteur de 1,50 m au moins à gauche.

Les trois grandes arcades sur la rue répondent à un usage commercial ou artisanal de la plus grande partie de ce niveau. Toutes, y compris celle de la porte, présentent des embrasures couvertes d'un arc segmentaire brisé. Il ne semble pas que ce grand espace ait été divisé par des cloisons : celle qui est due au partage de la maison condamne une structure du mur sud-ouest (35) et l'absence de jour au-dessus de la porte rend peu probable que l'on ait aménagé un couloir menant aux deux escaliers qui permettaient de gagner la cave et l'étage. Une seule niche, rectangulaire, a été repérée dans le mur nord-ouest. Le rez-de-chaussée possédait en outre de petites fenêtres rectangulaires ouvertes sur l'élévation postérieure, dont une subsiste au-dessus de l'évier actuel de la parcelle 205.

La montée à l'étage se fait par un **escalier** maçonné parfaitement conservé (Fig. 28, 30). La volée droite est prise aux deux tiers sur l'épaisseur du mur évidé grâce à un grand arc rampant ; la saillie des marches, pour un tiers en encorbellement, est taillée en biseau. L'escalier de la cave disposé au-dessous a empêché de développer la volée jusqu'au sol et il fallait donc comme aujourd'hui cinq ou six degrés de bois (Fig. 30) pour rattraper la première marche en pierre située à quelque quatre-vingts centimètres de haut.

Les traces de trois ouvertures murées sont échelonnées le long de l'escalier : une se situe à son départ, une autre à mi-niveau, la troisième à son arrivée à hauteur de l'étage médiéval. Autant que l'on puisse en juger malgré le mortier qui les masque, toutes présentent des arêtes vives, mais leurs couvresments sont différents. Il s'agit d'un linteau sur coussinets pour la première et la troisième, d'un linteau seul pour la deuxième. Bien que l'hypothèse ne puisse être totalement écartée, aucune trace de reprise n'indique que nous ayons affaire à des percements postérieurs à la construction. Quelles pouvaient être leurs fonctions ? Certains de ces percements pourraient être des portes, mais leurs emplacements autant que leurs formes seraient singuliers. Nous préférierions y voir les vestiges d'équipements domestiques, que nous sommes bien incapables de définir et qui supposeraient sans doute que le mur ait été un mur extérieur et non un mur mitoyen entre deux parcelles bâties (36).

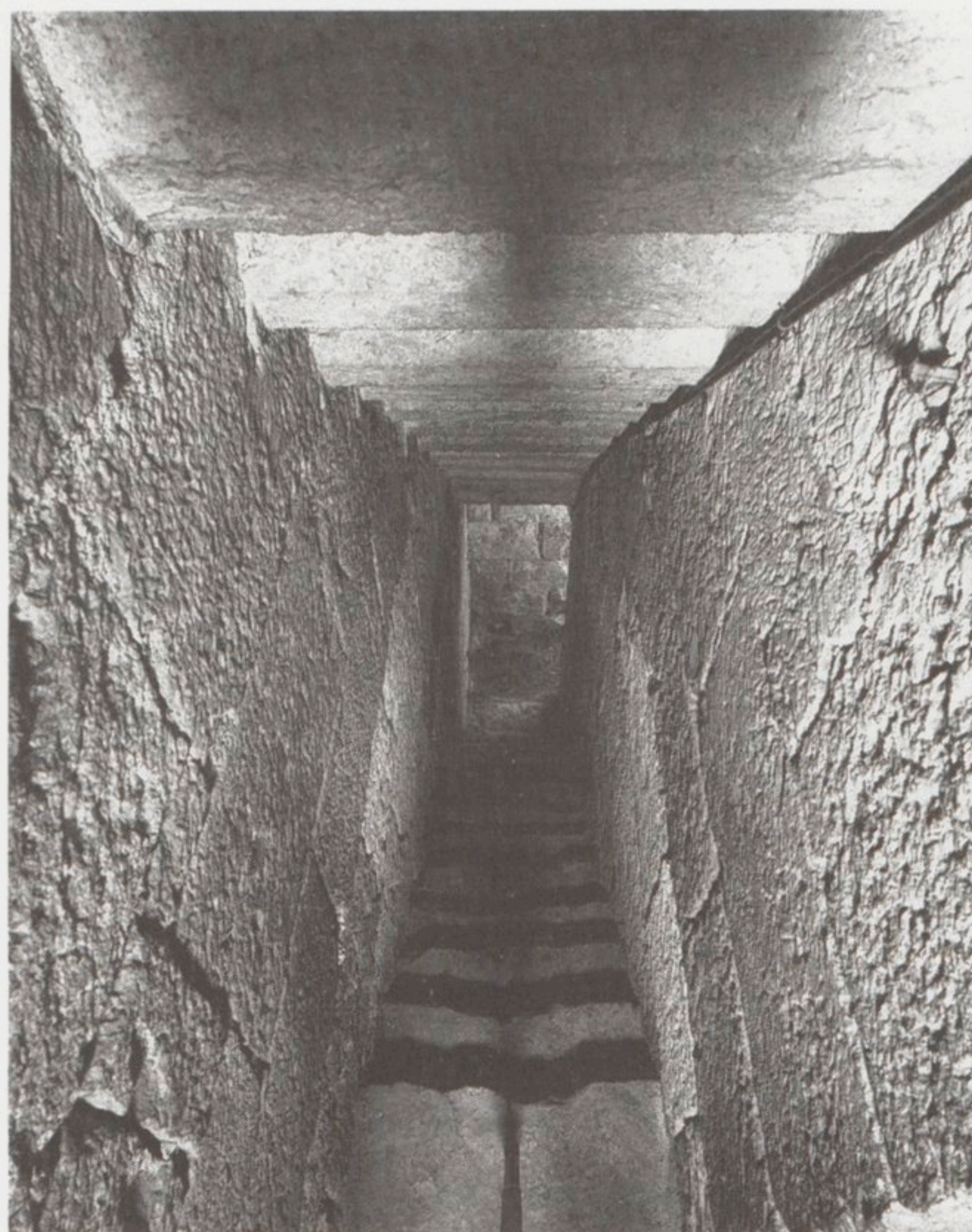


FIG. 29 — RUE DE L'EGLISE, VUE DE L'ESCALIER DESCENDANT A LA CAVE, vu depuis le rez-de-chaussée (Cl. J.-F. Peiré).

(34) Le linteau de la porte du rez-de-chaussée a disparu.

(35) C'est aujourd'hui un placard qui présente, à droite, un montant chanfreiné.

(36) La maison voisine n'a pas été étudiée et nous ne savons à quoi correspondent ces percements sur ce côté du mur mitoyen. Sa façade sur la rue de l'Eglise n'est pas antérieure au XVII<sup>e</sup> siècle, mais elle conserve au deuxième étage, à droite, un piédroit qui pourrait bien être médiéval. Au premier niveau de l'élévation postérieure, l'arc brisé d'une porte prend appui sur l'angle de la maison étudiée. Une porte à cet endroit ne devrait pas appartenir à une maison. Peut-être s'agissait-il d'une poterne et l'étroite parcelle qui y aboutit conserverait le souvenir d'une circulation ; mais nous ne savons rien de l'organisation de la défense du bourg.



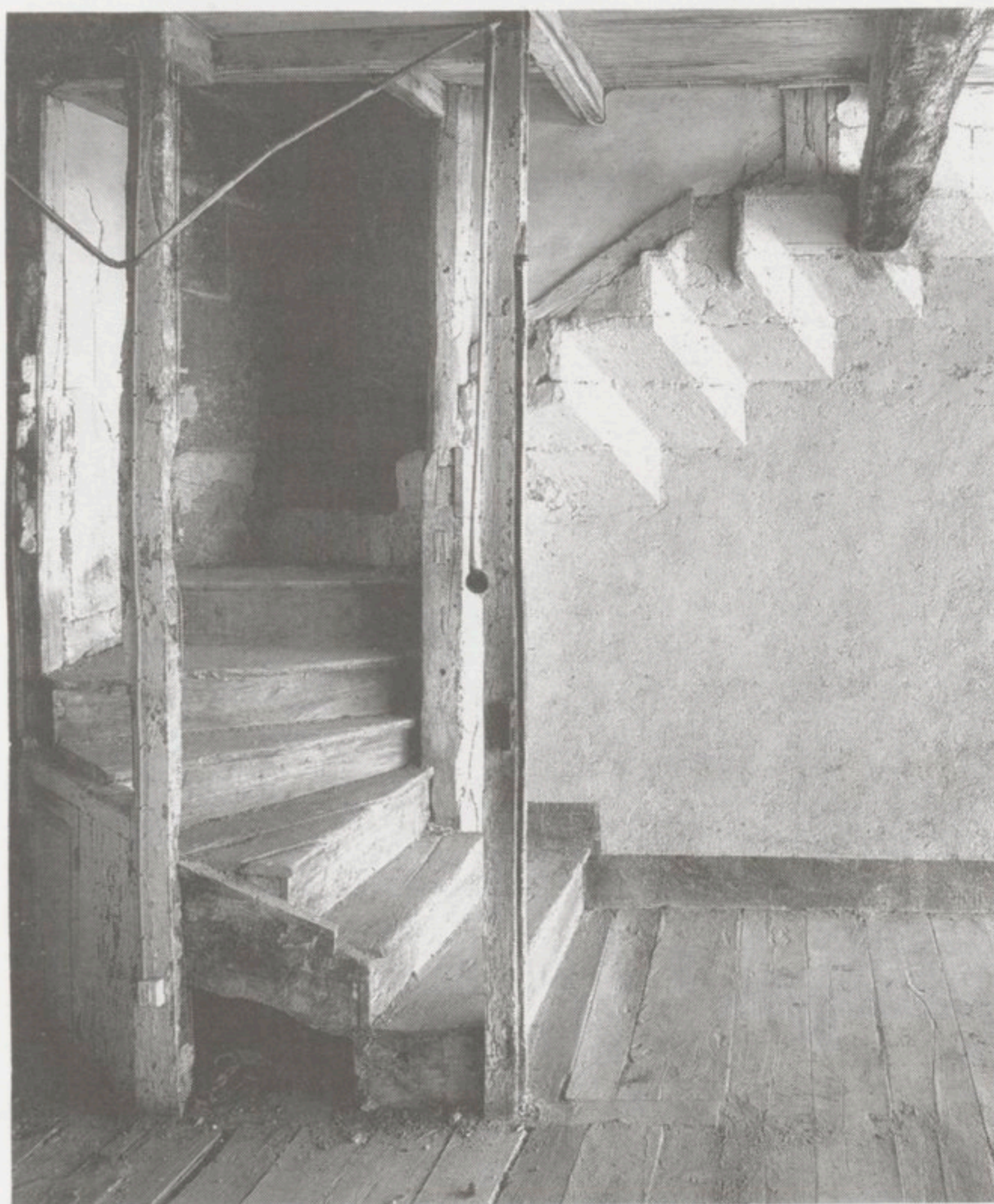


FIG. 30 — RUE DE L'EGLISE, DEPART DE L'ESCALIER MONTANT A L'ETAGE, sur la parcelle 205 (Cl. J.-F. Peiré).

L'étage (Fig. 31) réservé à l'habitation pouvait se présenter comme une grande salle, l'*aula* des maisons médiévales, ou bien avoir été divisée par des cloisons. Rien de ce qui était visible au moment de l'étude ne permet d'en décider et le décentrage de la cheminée sur la gauche du mur latéral est a peut-être été commandé par un équipement — placard, évier? ... — disposé sur la partie droite et aujourd'hui disparu.

Sur la rue de l'Eglise, l'étage était éclairé par quatre baies doubles couvertes par des linteaux. Chaque fenêtre est séparée par un trumeau en deux lancettes à intrados trilobé; les écoinçons ajourés sont munis d'une mince feuillure destinée à recevoir des verres dont des vestiges — postérieurs? — subsistent dans l'un d'entre eux. Les embrasures sont légèrement ébrasées et couvertes par des arcs segmentaires à peine brisés; chacune comportait deux coussièges. Sur l'élévation postérieure, un arc brisé sans chanfrein couvrait peut-être l'embrasure d'une fenêtre simple (37).

Des placards étaient aménagés dans les murs. Deux sont conservés, l'un sur l'élévation nord-ouest, l'autre à droite de la première fenêtre de l'élévation sur la rue. Tous deux sont munis d'une feuillure et de renforcements latéraux divisés par une tablette.

La **cheminée** occupe la moitié gauche de l'élévation sud-est. Elle présente une hotte pyramidale en pierre de taille accrochée au mur par des boutisses prises dans les assises. Le manteau est séparé de la hotte par une corniche formée d'un cavet et un bandeau; il est traité en plate-bande appareillée à crossettes; la clef porte un écu qui devait être peint. L'âtre est fermé sur les côtés par des piédroits saillants, ani-

més par deux gorges séparées par une bande qui reposent sur des bases moulurées. Selon une disposition fréquente, la cheminée était encadrée par deux tablettes: celle de gauche est conservée alors que la seconde n'apparaît plus que par une pierre bûchée.

La parfaite liaison des pierres d'attente de la hotte avec les assises du mur prouve qu'elle est bien à son emplacement d'origine. En revanche, des traces de reprise sont bien visibles de chaque côté du manteau et le long des piédroits. Il faut y voir la marque d'un remaniement qui expliquerait la dissymétrie du manteau — un claveau manque à droite de la clef — et le décalage de la corniche par rapport à la hotte. L'accord des moulurations des piédroits et de la plate-bande ainsi que la similitude des formes de la corniche et de la tablette latérale confirmeraient qu'il s'agit bien de la cheminée d'origine.

L'accès aux combles se faisait par un escalier dont ne subsiste plus que la volée maçonnée prise dans l'épaisseur du mur évidé grâce à un arc, comme pour l'escalier menant du rez-de-chaussée à l'étage. Une seconde volée de bois était nécessaire pour gagner le palier placé à 2,50 m de haut (Fig. 28) (38). Elle pouvait être disposée dans le prolongement de la volée maçonnée ou bien en sens contraire en rejoignant le palier du premier escalier. Il est loisible d'imaginer que des cloisons de bois les aient isolé de la pièce d'habitation.

L'aspect le plus original de la maison est l'ensemble exceptionnellement bien conservé des trois escaliers assurant toute la circulation verticale. Cette structure correspond à un édifice à un seul corps de bâtiment et dépourvu de cour. Il est possible qu'ici rez-de-chaussée et étage aient eu le même occupant.

(37) Cet arc pourrait aussi avoir appartenu à une niche d'évier, un placard ou des latrines. Le piédroit de droite a été détruit lors de l'aménagement de la fenêtre actuelle, celui de gauche, s'il est conservé, est masqué par un enduit.

(38) Notons que la dernière marche et le piédroit supérieur de l'escalier des combles ont été refaits (Fig. 28). La trace de trois marches supplémentaires est bien visible. Le niveau du plancher est d'ailleurs indiqué par un retrait du mur.





FIG. 31 — CHEMINEE ET FENETRE MUREE DE L'ETAGE MEDIEVAL, sur la parcelle 204 (Cl. J.-F. Peiré).

Les baies à linteaux, aux lancettes trilobées, permettent de situer la maison au XIV<sup>e</sup> siècle ; la modénature des piédroits très saillants de la cheminée incite à la placer assez tard dans le siècle.

#### IV. ENSEIGNEMENTS METHODOLOGIQUES

Les résultats du repérage systématique de tous les éléments d'architecture des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles permettent de tirer des enseignements de grande conséquence pour l'étude des maisons de cette époque (39).

##### IV.1. La pierre est le matériau de base dans de nombreuses régions.

Dès l'abord, il est clair que les nombreuses maisons conservées à Puylaroque, en tout ou partie (26 édifices occupant une ou plusieurs parcelles), sont en pierre et que ce matériau domine de façon quasiment exclusive dans les rues où ces édifices sont implantés ; en revanche, nombre de maisons comportant des pans-de-bois datent manifestement du XV<sup>e</sup> siècle. Cette constatation, corroborée par des observations semblables dans bien des villes de la région (Lauzerte, Saint-Antonin) ou de provinces plus lointaines (Cluny, Viviers, Saint-Gilles), établit que l'emploi de la pierre est la règle dans de nombreuses agglomérations, y compris dans les maisons de moyenne ambition (40).

Ce constat n'entend pas exclure que des maisons en pans-de-bois aient simultanément existé dans ces mêmes villes et il convient, bien au contraire, de les rechercher. Il reste qu'en Quercy, comme en Bourgogne et en Provence, la pierre est un matériau de base dans l'architecture civile urbaine des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles et en général même avant.

(39) Pour être inclus dans l'inventaire, un édifice doit avoir conservé au moins quelques éléments bien identifiables d'un percement, fenêtre ou arcade/porte.

(40) Des repérages et renseignements de plans cadastraux sont en cours dans plusieurs villes. A Lauzerte, ce sont 53 édifices des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles qui ont été inventoriés : dans la seule rue de la Gendarmerie, 26 maisons sur 59 parcelles, soit près de 50% du bâti, datent de cette époque.



#### IV.2. Les maisons des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles sont conservées en très grand nombre.

Contrairement à ce qui est encore trop souvent écrit (41), les maisons des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles existent en très grand nombre dans de nombreuses régions : non seulement il en est de très bien conservées, et de tous types, qui permettent des monographies, mais l'abondance des édifices autorise qui veut tenter l'aventure à constituer des séries, à mener des études statistiques, à déterminer des faciès locaux et régionaux et à dégager une typologie exprimant toutes sortes de programmes (42).

Cette démonstration peut s'appuyer sur bien des villes quercynaises et rouergates, mais aussi sur de nombreuses cités du Languedoc, de Provence, de Bourgogne et même du Bassin parisien (43).

L'étude approfondie de l'habitat urbain des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles est donc possible et attend seulement que les moyens nécessaires à des enquêtes de grande envergure y soient consacrés.

#### IV.3. Ces maisons sont représentatives de l'habitat urbain et ne sont pas des monuments d'exception : elles donnent une image consistante de la ville bâtie « en dur ».

Depuis la grande époque de l'archéologie monumentale, qui va d'A. de Caumont à C. Enlart, la maison urbaine a été longtemps délaissée. Les principales recherches sur l'habitat médiéval ont été conduites par des archéologues pratiquant des fouilles en milieu rural ; l'image de la maison paysanne s'est ainsi remarquablement précisée, jusqu'à s'imposer dans beaucoup d'esprits comme *la maison médiévale* par excellence.

La conséquence en a été l'inhibition de la recherche sur les maisons urbaines : en matériaux légers sont la plupart des maisons paysannes ; en bois, en pisé et autres matériaux légers doivent être la masse des maisons urbaines ! Comme ces matériaux sont périssables, aucune maison de ce type n'a encore été signalée, en bon état, dans une ville. La conclusion du syllogisme est inévitable : seules les fouilles peuvent révéler cet habitat, elles seules peuvent donner une image de la ville.

Les développements des paragraphes précédents ont entendu démontrer que cette thèse n'était pas satisfaisante dans un pays où le cœur des villes est composé de maisons médiévales en pierre ou en brique, maisons contiguës et formant encore l'essentiel de la trame urbaine ; il convient de récuser l'opinion qui veut que les maisons parvenues jusqu'à nous sont celles qui, à leur époque, se caractérisaient par une qualité de construction exceptionnelle, dérogeant à la médiocrité du bâti.

S'il est vraisemblable que de nombreux logis devaient être misérables, qu'ils aient été regroupés dans des quartiers périphériques ou mélangés aux maisons bâties en dur, il est non moins évident, à qui veut observer, que des quartiers

(41) La perception tronquée du patrimoine civil subsistant est illustrée par le bilan que dresse Jean-Marie Pesez des résultats qu'on peut attendre de l'archéologie monumentale : « Les villes ont parfois conservé de rares maisons du XIII<sup>e</sup> siècle, voire du XII<sup>e</sup>, ou réputées dater de ce temps, ainsi à Cluny, Provins, Beauvais, Chartres : ces maisons ont de bonnes chances d'avoir constitué plutôt des exceptions que la règle, et on ne peut être assuré qu'elles ont traversé les siècles sans avoir subi d'importantes modifications » (*La maison médiévale (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)* dans *Matériaux pour l'histoire des cadres de vie dans l'Europe occidentale (1050-1250)*, Cours d'agrégation publié par le Centre d'études médiévales de Nice, Nice, 1984, p. 109). En une seule phrase sont résumées toutes les présuppositions qui inhibent la recherche : les maisons des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles sont rares ; ce sont des exceptions et leur mauvais état de conservation les rend suspectes.

(42) Citons un précurseur : Gérard Collot, *Contribution à l'étude de l'architecture civile de Metz et de sa région, de l'époque médiévale à la Renaissance* dans *Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine*, t. LXVI, 1967, p. 41-49.

Parmi les études les plus notables des dix dernières années : Claire Mabire La Caille, *L'architecture civile (à Tours) des origines à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle* dans *L'architecture civile à Tours des origines à la Renaissance*, Catalogue d'exposition, Tours, 1980, p. 24-36 ; Hervé Aliquot, *Les palais cardinaux hors les murs d'Avignon au XIV<sup>e</sup> siècle*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle dirigée par G. Démians d'Archimbaud, 1983 ; Gilbert Meyer, *L'architecture civile. L'état de nos connaissances sur l'architecture médiévale urbaine en Alsace* dans *Art et artisans alsaciens, Saisons d'Alsace*, n° 80-81, 1983, p. 97-152 ; Pierre Garrigou Grandchamp et Jacques Thirion, *La façade romane de Céreste et sa frise sculptée* dans *Fondation E. Piot, Monuments et mémoires*, t. 68, 1986, p. 61-104 ; Marie-Christine Grasse, *La maison urbaine et son évolution dans la ville basse de Viviers* dans *Bulletin Monumental*, 1988/1, p. 7-27 ; Pierre Garrigou Grandchamp et Jean-Denis Salvègue, *Le patrimoine architectural civil de Cluny au XII<sup>e</sup> siècle* dans *Le gouvernement d'Hugues de Semur à Cluny, Actes du Colloque scientifique international, Cluny, septembre 1988*, Cluny, 1990, p. 56, 481-522 ; Bernard Sournia et Jean-louis Vayssettes, *Restitution de la demeure montpelliéraine* dans *Archéologie du Midi médiéval*, t. 5 (1987), 1988, p. 143-152 ; Anne-Laure Napoléone, *Les maisons romanes de Toulouse* dans *Archéologie du Midi médiéval*, t. 6 (1988), 1989, p. 123-138 ; Maurice Scelles, *La maison romane de Saint-Antonin-Noble-Val (Tarn-et-Garonne)* dans *M.S.A.M.F.* t. XLIX (1989), p. 44-119, et *La maison dite « du bourreau » à Cahors* dans *Archéologie et vie quotidienne aux XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles en Midi-Pyrénées*, Catalogue d'exposition, Toulouse, 1990, p. 58-62 ; Pierre Garrigou Grandchamp, *Les maisons canoniales de Saint-Quiriace à Provins*, (à paraître, 1990).

Par ailleurs, des études sont en cours dans de nombreux centres, notamment à Cahors, Figeac, Saint-Cirq-Lapopie, Saint-Antonin, Cluny, Provins et Rouen.

(43) Outre les villes citées dans la note 32, des monographies d'architecture urbaine trouveraient un terrain de choix dans d'innombrables villes où abondent les maisons du XII<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle ; citons, sans prétendre être exhaustif : Beaumont-du-Périgord, Sarlat et Montpazier, Gourdon et Martel, Villeneuve d'Aveyron et le Minier d'Orvals, Lagrasse et Narbonne, Saint-Guilhem-le-Désert et Saint-Gilles, Le Puy et le couple Clermont/Montferand, Hyères, Grasse et Sospel, Tournus, Flavigny-sur-Ozerain, Rougemont et Vézelay, Toul, le couple Chartres/Bonneval et Tours. Enfin, comment ne pas nommer Cordes (Tarn) qui attend toujours une monographie architecturale ? En dernier lieu, Michèle Pradalier-Schlumberger, *L'architecture civile à Cordes* dans *Congrès archéologique*, 1983, p. 235-252.



entiers conservent un habitat médiéval, que cet habitat permet de distinguer des logis de bourgeois de tous rangs, de clercs et de patriciens, nobles ou non (c'est l'une des questions les plus difficiles), en un mot que des maisons qui abritèrent d'innombrables citadins attendent d'être étudiées, en élévation, et avant de connaître la ruine.

Que ces investigations gagnent beaucoup à être accompagnées de fouilles à l'intérieur des bâtiments conservés, c'est une évidence qui ne souffre pas de querelle.

Dès lors que l'étude aura porté sur un nombre suffisamment grand d'édifices et que ceux-ci auront été datés avec une précision satisfaisante, il est vraisemblable que l'archéologie monumentale apparaîtra comme une source de connaissance historique irremplaçable, susceptible de compléter, voire de corriger, le tableau de la société médiévale tel qu'il se dégage des textes.



## ANNEXE. TABLEAU DE REPERAGE DES VESTIGES MÉDIEVAUX

\* = disparu  
L = perpendiculaire façade

ADRESSE	DATE	PARCELLAIRE		MASSE			FAÇADE		PLAN				EQUIPEMENT		
		type	largeur	nb. ét.	cave	communications entre parcelles	arcade(s) et porte	fenêtres	refend	escalier	col.	voûte	chem.	placard	divers
<i>Rue Basse</i> cad 105-106	XIV <sup>e</sup>	angle, non traversante	8 m	r.d.c.	—	—	1 arcade sur rue Basse	r.d.c. : 1 Fr	—	—	—	—	—	—	—
cad 113-116		en largeur, non travers.	15,86 m	1	×	avec 114 et 115	4 arcades en 2 groupes * 1 arc	r.d.c. : 1 Fr 3 FR	L	* ; bois	1 (cave) 1 (r.d.c.)	1 (cave)	2	4	latrines ?
cad 117		non travers.	5,90 m	r.d.c.	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
cad 127		angle, non traversante	6,70 m	r.d.c.	—	—	1 arcade sur rue Basse	—	—	—	—	—	—	—	—
cad 128		non travers.	6,90 m	r.d.c.	—	—	—	r.d.c. : 1 Fr	—	—	—	—	—	—	—
cad 134		non travers.	8 m	r.d.c.	×	avec 137 et 135 (?)	XVII <sup>e</sup>	—	—	—	4	—	—	2 (étage)	—
<i>Rue Mazel</i> cad 139	XIII <sup>e</sup> (?)	angle, non traversante	?	1	—	—	lat. : 1 arc	lat. : r.d.c. 1 Fr 1 Fg + 1 Fs	—	—	—	—	1 *	—	—
cad 135		non travers.	7,12 m	1	—	avec 134 (?)	1 arcade + 1 porte	r.d.c. : 1 Fr ét. : 1 Fr	—	*	—	—	—	—	—
cad 131		non travers.	> 5 m (9 m si 2 arcades)	r.d.c.	—	—	2 arcades (1 *) au moins	—	—	—	—	—	—	—	—
cad 119 nord sud		non travers. travers. (?)	10 m 15 m 16,10 m r. Basse	1 1 ×	—	—	?	?	?	—	—	—	—	—	—
cad 115		non travers.	7 m	1	?	avec 116	arr. : 1 porte vers ét. de 116	arr. : 1 Fs ds grenier de 116	—	—	—	—	—	—	—
cad 114		non travers.	9 m	1	×	avec 113	arr. : 1 arcade de cave vers r.d.c de 116	arr. : 1 Fg	—	—	—	—	1 *	—	latrines ?
cad 185	XIII <sup>e</sup>	en largeur sur ruelle	6,70 m	1	—	—	1 arcade	1 porte à l'ét.	—	—	—	—	—	—	—
cad 179		non travers.	7,60 m	1	—	—	1 arcade	2 Fg	—	—	—	—	—	—	—
cad 170		non travers.	prof. : 9,20 m sur ruelle	r.d.c.	—	—	angle chanfreiné	—	—	—	—	—	—	—	—
cad 155		non travers.	4,60 m	r.d.c.	—	—	1 arcade	—	—	—	—	—	—	—	—
cad 154		non travers.	11,50 m	r.d.c.	—	—	2 portes et 2 arcades (1 *) 3 <sup>e</sup> arcade ?	—	—	—	—	—	—	—	—
<i>Rue de la République</i> cad 267	XIII <sup>e</sup>	angle (?)	8 m env.	1	—	avec 266	—	1 linteau de Fg	—	—	—	—	—	—	—
cad 266	XIV <sup>e</sup>	non travers.	10,40 m	1	×	avec 267 et arr. 266, ét. et r.d.c.	3 arcades + 1 Fs	3 FR	?	* ; bois ?	1	cave	1	—	coussièges 2 niches
(sur rue du Four)		non travers.	5 m	1	×	avec 268 (cave) et 266	1 arcade	—	—	—	—	—	—	—	—
<i>Rue du Four</i> cad 268	XIII <sup>e</sup>	angle (?), non travers.	12 m	1	×	avec 266 arr. (cave)	1 arcade	1 Fg	—	—	—	—	—	—	—
cad 312	XIV <sup>e</sup>	angle, non travers.	9,40 m	1	—	avec parties cad 312	* 1 arc sur ruelle	*	?	—	—	—	1	1 (étage)	—
<i>Rue de la République</i> cad 259/260	XIII <sup>e</sup> - XIV <sup>e</sup>	angle, non travers.	—	r.d.c.	—	—	1 pilier	—	—	—	—	—	—	—	—
<i>Rue Reyniès</i> cad 167	XIII <sup>e</sup>	angle, non travers.	prof. : 8,30 m sur ruelle	r.d.c.	—	—	1 arcade sur ruelle	—	—	—	—	—	—	—	—
cad 172-173-174		angle, non travers.	13,65 m	1	—	—	1 porte sur rue et * 1 arcade sur ruelle	2 Fg au moins	L	—	—	—	1	1 (étage)	évier, niche
<i>Rue de l'Eglise</i> cad 201		travers. (rempart)	6,80 m	r.d.c.	—	—	1 arcade	—	—	—	—	—	—	—	—
cad 204-205	XIV <sup>e</sup>	travers. (rempart)	13,80 m	1	×	avec 207 ?	4 arcades	4 FR	L ?	3 pris sur le mur	1	—	1	2 (étage)	niche, coussièges
cad 237		en largeur, non travers. (?)	> 15 m	r.d.c.	—	—	1 arcade	—	—	—	—	—	—	—	—

Fr : baie rectangulaire chanfreinée — Fs : baie simple à arc brisé — Fg : baie géminée à colonnette — FR : baie à remplage.